

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

(SUITE ET FIN)

Le duc de Bourgogne était mort. Christine avait perdu, et, « comme femme veuve, orpheline d'amys, » — pleurait à bon droit son magnifique protecteur.

« Qui confort, ayde et soutenail de vie, » — poursuit-elle, — « a esté à moy et au petit colliège » viduval (en veuvage) de ma famille. »

Elle en retrouve momentanément un autre dans le frère de Charles VI, ce brillant duc d'Orléans, destiné à une fin si funeste, et qui, dans le Conseil, s'empare de la place prédominante laissée vide par l'oncle puissant qui la lui disputait. Sous ce nouveau patronage, l'œuvre commencée continue.

Le deuxième livre traite de *Noblesse de Chevalerie*, c'est-à-dire des faits de guerre et du gouvernement de Charles V. Christine s'attache à prouver que, bien que le *sage Roy* n'ait guère quitté ses riches palais, il s'est montré *chevalereux* comme il appartient à un prince, par sa prudence et son habileté à manœuvrer du fond de son cabinet contre les ennemis de la France. L'histoire rend, sur ce point, justice à Charles ; mais il est un nom qu'on serait étonné de ne pas rencontrer en effet : celui de Du Guesclin, ou, comme l'appelle Christine, *Bertrand de Cléquin*, le bon Breton, le bon Connétable.

Elle rapporte ses diverses expéditions, et nous prodigue à cette occasion les savantes dissertations sur l'art militaire, comme naguère les dissertations morales ; mais elle s'en tient aux faits généraux, et ce n'est point dans son ouvrage qu'il faut aller chercher ces détails anecdotiques qu'on aime toujours à relire sur l'enfance, la jeunesse et le caractère original du brave chevalier. C'est dans d'autres mémoires de cette époque, qui lui sont particulièrement consacrés,

et où il occupe à lui seul le devant de la scène, comme sa bonne et rude figure en a le droit. Nous n'emprunterons à Christine qu'un passage, qui suffit à manifester l'estime qu'on faisait de lui.

« Aussitôt que Bertrand eut été fait connétable, dit-elle, il y eut une grande joie parmi les vailants chevaliers. Plusieurs reprirent les armes, qu'ils avaient laissées... Les gentilshommes bretons, par-dessus tous, venaient se ranger autour de lui, comme autour de la poule les poussins. — « Prisrent à le suivre et avironner, ainsi que » la geline les poussins. »

Suit la remarque que les Bretons sont naturellement enclins aux combats, disposition due à l'influence de la planète Mars, qui domine au-dessus d'eux. Pourquoi cette prédominance ? C'est ce que la fille de l'astrologue Thomas de Pisan ne juge pas à propos de nous expliquer ; mais elle ajoute que ce penchant guerrier leur vient peut-être aussi des Troyens. — Entre ces deux hypothèses d'égale valeur, on est libre de choisir.

L'éloge de Du Guesclin, auquel nous applaudissons de grand cœur, n'est pas le seul, par malheur, que Christine nous fasse lire ; elle y joint successivement l'éloge des trois frères du Roi, les ducs d'Anjou et de Berri, ces avides dévorateurs de la substance du peuple, dont elle vante la douceur et l'inépuisable bonté, et ce fastueux duc de Bourgogne, qu'elle du moins, on le comprend, avait toute raison de louer. Vient ensuite celui du frère de la Reine, le duc de Bourbon, prince estimable, en effet, et, par exception, hennête et humain ; enfin le malheureux Charles VI et son frère le duc d'Orléans ont aussi chacun leur chapitre de louanges. Toute la famille royale y passe. L'auteur ne veut pas faire de jaloux ; et

puis, la pauvre femme avait tant besoin de protection et d'appui!

Cependant, elle-même prévoyait le reproche qu'on peut lui faire de ne parler que des vertus des princes, dans l'idée de s'attirer leurs bienfaits.

« Le but de mon livre, répond-elle, est de louer les vertus.

«... L'éloge des vertus implique la réprobation des vices. Y a-t-il des vices en eux? J'avoue ne le point savoir, et ne m'en être pas informée. »

Hélas! pour ne point voir ces vices princiers si pernicious à l'État, il fallait fermer bien hermétiquement les yeux, car la France entière, opprimée et pillée, n'en rendait que trop témoignage.

Mais, pour parler encore comme Christine, retournons à notre sujet principal: le *bon Roy Charles*.

Le prologue du troisième livre est une nouvelle invocation à Dieu, pour qu'il aide l'auteur à terminer son œuvre le mieux possible, car dans cette « *tierce partie*, » il sera traité de bien « haute chose; c'est assavoir de la sagesse. »

Christine nous montre maintenant Charles V, *amant de Sapience*, c'est-à-dire: ami du savoir, vrai philosophe, supérieur aux préjugés de son temps, et apportant, dans l'administration des affaires, cette largeur de vues propre à un esprit éclairé.

« Il appelait, dit-elle, à son Conseil, les bourgeois de ses bonnes villes, et jusqu'aux gens de condition moyenne et de menu peuple, pour leur montrer la confiance qu'il avait en eux. »

A quoi l'auteur ajoute quelques réflexions, curieuses pour l'époque, sur l'utilité dans l'État d'une classe moyenne.

La série des *moz substancieux*, que nous rencontrons ici à sa place, nous fournit un trait particulier de ce caractère libéral du Roi Charles, déjà entrevu à l'article de la justice.

Le duc d'Anjou vient un jour lui demander, pour un homme qu'il protège, un office dans les finances, vacant par la mort récente du titulaire. La place venait d'être donnée. Le duc insiste néanmoins, affirmant que celui qui l'a obtenue est incapable de la remplir. — Le Roi promet de faire prendre des informations sur l'un et l'autre candidat. A quelque temps de là, le duc d'Anjou renouvelle ses sollicitations:

« Vrayment, dist le Roy, beau-frère, nous sommes informez que celui dont vous parlez est fol, de mauvaiz gouvernement.

« Certes, monseigneur, celui à qui vous l'avez donnée, est de petite value, et n'est souffisant d'estre en tel office.

« — Pourquoi? dist le Roy.

« — Pour ce que c'est un povre homme, nez de petites gens, qui encore *hanent* (labourent) les terres en nostre pays.

« — Ha! dit le Roy, n'y a-t-il autre chose? Beau-frère, certes plus faict à priser le povre sage proud'homme, que le riche fol de-

» sordené... Et ainsy, demoura l'office au premier mier. »

Le prix d'un si sage gouvernement, nous dit toujours le biographe, était, à l'intérieur, la paix du royaume, à l'extérieur, l'estime des princes étrangers qui recherchaient à l'envi l'alliance du Roi de France, et venaient même en personne admirer les splendeurs de sa Cour. Parmi ces augustes visiteurs, le plus considérable à citer est, sans contredit, l'Empereur d'Allemagne, le premier potentat de l'Europe.

Charles de Luxembourg, oncle maternel du Roi, était attiré en France, non-seulement par des sympathies de parenté, mais par des souvenirs de jeunesse. Il avait vu Paris au temps de Philippe de Valois; il venait le revoir agrandi et embelli par les soins de Charles V. Christine emploie vingt-cinq chapitres à faire une relation détaillée des honneurs rendus à l'hôte impérial, durant tout son séjour dans les États de son neveu. Depuis Cambrai, il avait trouvé échelonnés, d'étape en étape, grands seigneurs et princes du sang, envoyés par le Roi pour le saluer de sa part; aux portes de Paris, il rencontre le Roi même, venu au devant de lui, dans tout l'appareil de la majesté souveraine. Décire cet appareil, serait une répétition inutile; on a déjà vu quelle pompe imposante Charles V déployait chaque fois qu'il chevauchait en public. Ce n'était pas le cas de faire ici les choses moins bien que de coutume; rien n'y fut épargné. Christine se pâmait d'admiration au superbe spectacle qu'offre l'entrée des deux monarques à Paris; spectacle auquel, sans aucun doute, elle avait personnellement assisté; mais ce qui porte son enthousiasme à l'extrême, c'est l'ordre parfait qui ne cessa de régner dans la foule immense accourue au défilé du cortège, comme dans le cortège même. Cet ordre était dû, il est vrai, aux mesures sévères prises à cet effet par le Roi;

« ... Avoit fait crier le jour devant que nul ne fust si hardi d'encombrer les rues par où devoient passer, ni se bougeast le peuple des places que prises avoit pour les voir... furent mis sergents, par les rues, qui gardoient le peuple d'eux bougier de leurs places, tant qu'ils fussent passés. »

Nous ne pouvons qu'applaudir aux succès des gardiens de la paix sous le règne de Charles V, et en souhaiter de pareils à leurs successeurs.

C'était au vieux palais de la Cité que le Roi conduisait son oncle, et que d'abord il le logea; mais le Louvre, mais l'hôtel Saint-Paul, et même les châteaux voisins de Paris, eurent tour à tour, l'honneur d'abriter le César Allemand et son fils le Roi des Romains. Malgré un accès de goutte malencontreux qui venait de se déclarer et le clouait sur un fauteuil, Charles de Luxembourg visitait tous les monuments, toutes les curiosités de Paris, déjà si fameux alors dans le monde. Il se faisait porter partout où il y avait quelque

chose à voir. Les trésors des églises, regorgeant d'objets précieux, le luxe intérieur des résidences royales, étaient pour le pauvre goutteux un sujet continuel d'étonnement. Nous ne suivrons pas Christine dans ses amples descriptions; pourtant le détail n'en est pas à dédaigner, par l'idée qu'il nous donne des mœurs de l'époque, et du point de perfection où les arts industriels, surtout l'orfèvrerie et la bijouterie parisiennes, étaient arrivés.

Le jour de l'Épiphanie, le Roi offrit à son oncle un splendide festin dans la grande salle du Palais, et sur cette célèbre table de marbre qui en faisait le principal ornement.

« Si grant quantité de gens y mangea, que ce » fu merveille. »

Il devait y avoir quatre services, ou comme on disait alors, *quatre assiettes*; de quarante paires de mets chacun; mais en considération de l'état de souffrance où se trouvait l'Empereur, le Roi fit retrancher un service. Il n'y en eut donc que trois, de trente paires de mets. — D'autres tables somptueusement servies, étaient dressées pour les grands de la Cour et la suite des deux princes germains. Rien n'égalait la richesse des buffets et des tentures. Et, pour compléter la fête, deux *entremets*, c'est-à-dire deux intermèdes, vinrent, entre les divers services, occuper agréablement l'attention des convives. Le principal mettait en scène la prise de Jérusalem par les croisés.

« Etoit la cité grande et belle de bois, peinte » à pannonceaux et armes des Sarrazins, moult » bien faicte... Et puis la nef de Godefroy de » Bouillon estoit; et puis l'assault commencié, » et la cité prise, qui fu bonne chose à veoir. »

De même qu'au temps présent, on va, en quittant la table, prendre le café au salon, l'usage était alors de prendre le vin et les *épices*; mais pour épargner à l'Empereur podagre la peine de changer de place, le Roi les fit servir *mesme à la table*... « et fu apporté entre bras le Dauphin » que le duc de Bourbon tenoit à deux piés sur » la table. »

La coutume est aussi parmi nous d'apporter les enfants au dessert. Le petit prince qui devait être un jour le malheureux Charles VI, n'avait alors que cinq ans.

Les dames ne paraissent pas avoir joué de rôle dans ces pompeuses cérémonies, leur dignité les tenait à l'écart. Elles n'étaient pas pour cela oubliées. L'Empereur se fit porter chez la Reine pour lui présenter ses hommages. Jeanne le reçut avec cette majesté gracieuse et dans les atours royaux dont Christine nous a parlé. Quand parmi la foule de dames qui l'entouraient, Charles de Luxembourg aperçut la duchesse de Bourbon, mère de cette princesse, il fut saisi d'une vive émotion.

« Si fort à plourer se prist, que parler ne put, » et aussi la duchesse. »

« Mille souvenirs communs faisaient couler ces

larmes. La duchesse avait eu pour sœur la première femme de l'Empereur, et pour amie d'enfance la sœur de ce même prince, défunte mère du Roi.

« ... Et dont après disner, volt l'Empereur grant » pièce lui parler. »

La Reine vint se joindre à ces épanchements de famille, et fit à son oncle, dans l'appartement de la duchesse, une longue et affectueuse visite.

Au milieu de tant de fêtes, la politique avait aussi sa place. Le Roi tient un Conseil au Louvre, en présence de l'Empereur, auquel il expose toutes ses raisons pour renouveler la guerre contre les Anglais. L'Empereur les juge excellentes, et va jusqu'à offrir son aide personnelle et celle du Roi des Romains. On n'est pas plus aimable.

Le séjour des augustes visiteurs tirait à sa fin. Les entrevues amicales se multiplient; les riches présents offerts par la Ville, par le Roi, par la Reine, par le jeune Dauphin, se succèdent avec profusion. Les plus beaux devaient être et sont en effet ceux du Roi. Ils consistaient principalement en joyaux, « tels qu'on les faisait à Paris. »

— Parmi les pièces capitales, il faut surtout citer une coupe d'or, garnie de pierreries, où figuraient, en émail richement ouvré, « la sphère du ciel, » le zodiaque, les signes, les planètes, les étoiles » fixes. »

Chargé de toutes ces richesses, comblé de prévenances, rassasié de fêtes, l'Empereur avec sa suite reprend comme à regret le chemin d'Allemagne; mais il s'arrête encore, en passant, au château de Beauté, où il trouve, dans le charme du lieu, un nouveau sujet d'admiration, et, ce qui ne vaut pas moins, un soulagement à sa goutte. C'est là que le Roi vient lui faire ses adieux, — adieu, tendres et prolongés. On échange une dernière fois des bijoux, gages de bons souvenirs :

« Prist un rubis et un dyament l'Empereur à » son do, et au Roy les donna; et le Roi lui re- » donna un gros dyament, et là, devant tous, » s'entra'accolèrent et baisèrent à grant remer- » ciement. »

L'Empereur monte dans sa litière; le Roi l'accompagne à cheval jusqu'à quelque distance. Mais enfin, il faut se séparer. L'attendrissement est à son comble :

« Si fort plourèrent qu'à peine pouvoient » parler. »

L'oncle et le neveu ne devaient plus se revoir; cette pensée, dans toute séparation, est bien faite pour émouvoir les cœurs qui ne sont pas entièrement insensibles.

Cette visite de l'Empereur Charles IV à Paris, avait été un grand événement. Ce prince n'y survécut que trois ans. Sept années de vie et de règne étaient encore réservées au Roi Charles V; généralement heureuses pour sa politique, elles lui apportèrent cependant une large part de chagrins. Le plus grand fut la mort de la Reine,

cette fidèle compagne qu'il avait si chèrement aimée. Il voulut témoigner publiquement ses regrets par les magnifiques funérailles faites à la défunte.

Vain et bien imparfait allègement aux deuils du cœur! — Les soucis du gouvernement, le plaisir de voir revenir successivement à la France les provinces détachées par le funeste traité de Breigny, étaient sans doute une diversion plus efficace; mais sa santé déclina, et son œuvre allait rester inachevée. La mort de Jeanne de Bourbon avait été comme un avertissement de la sienne; un deuxième avertissement plus rapproché, fut celle du brave Connétable.

« Laquelle mort fust plaincte et plourée de maint vaillant, et communément de tout le royaume. »

Christine compare ici le *trespasement* de Du Guesclin à celui du *bon cheval Bucéphale*, qui, d'après elle, annonça la fin prochaine du *preux Alexandre*. Charles V suivit de près en effet son connétable; il ne lui survécut que quelques mois, et s'éteignit au château de Beauté, dans sa quarante-quatrième année.

« De l'estat de s'enfenneté (sa maladie) nous dit Christine, « ne quier (je ne veux) faire grant information; ains (mais) de ses vertus. »

Elle entre alors, pour ainsi dire, heure par heure, dans tout le détail des derniers jours de Charles; et tout ce qu'elle raconte, on peut le croire, car elle le tenait de son père, qui, *doctorisé dans la sainte médecine*, comme on s'en souvient, n'avait pas quitté le roi jusqu'au dernier moment. Nous voyons ainsi Charles-le-Sage, calme et ferme en face de la mort, qui s'avance à pas lents mais continus, appliquant ses derniers soins au futur gouvernement du royaume, et relevant, par de consolantes paroles le courage de ses serviteurs affligés. Il veut, à cause d'eux, jusqu'à la veille du jour fatal, se lever, s'habiller, manger à table; mais ce jour est arrivé. Charles, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, appelle auprès de son lit tous ceux qu'il va quitter; c'est pour demander pardon aux *grands*, aux *moyens* et aux *petits* des torts qu'il a pu leur faire.

Par l'ordre du Roi, le Dauphin lui est amené; il le bénit solennellement, comme Jacob bénit ses enfants, au milieu des assistants agenouillés et fondant en larmes.

Cette scène vraiment touchante est ici racontée sans trop de métaphores ni de citations. Charles a terminé les derniers actes de sa vie humaine; déjà il appartient à l'autre. Tout le monde se retire. En attendant l'agonie dont l'heure est prochaine, il se fait lire l'histoire de la Passion, et rend enfin le dernier soupir entre les bras d'un ami, le sire de la Rivière, que « moult chièrement » aimait.

La vie du *sage Roy* est achevée; l'œuvre de Christine de Pisan l'est aussi.

« Et Dieu loé! » s'écrie-t-elle, « qui m'a presté

» engin (talent) santé, temps et lieu de mener à » fin ceste petite compillation. »

Le livre a commencé par une invocation à la puissance divine; il finit par une prière à la Sainte Trinité:

« Pour le repos de l'âme du Roy Charles » cinquième du nom, et aussi celle de son bon » frère Monseigneur de Bourgogne, et de tous les » princes ses prédécesseurs. Amen. »

Que devint Christine de Pisan après avoir ainsi mené à bien sa *petite compillation*? Depuis la mort du duc de Bourgogne, toute aisance déserte son foyer. Elle vivait dans un état de pauvreté fièrement dissimulée, mais qu'elle dépeint dans un de ses ouvrages:

« ... Soubz mantel fourré de soie, et soubz » surcot d'escarlate, non pas souvent renouvelé, » mais bien gardé, avoie espesse fois (souvent) de » grants frignons, et en beau lit, et bien ordéné, » de males (mauvaises) nuitets. Mais le repas » estoit sobre, comme il affiert (il sied) à femme » vefve, et toutefois vivre convient. »

Où, il fallait vivre, et vivre avec les grands, et ne pas trop blesser leurs yeux par l'apparence de la misère, si l'on voulait conserver leur sympathie. On voit au prix de quelle économie et de quelles privations Christine y parvenait. Elle dédiait ses vers au duc d'Orléans, à Isabeau de Bavière, et même au Roi fou; elle recherchait la protection du duc de Berri et du nouveau duc de Bourgogne; mais quel intérêt suivi tous ces ambitieux qui s'arrachaient l'un à l'autre une suprématie uniformément fatale à la France, pouvaient-ils porter au sort d'une humble mère de famille, étrangère à leurs intrigues et à leurs violences? Le pauvre petit *colège viduval* s'était dispersé; les frères de Christine retournaient chercher fortune en Italie; un cloître devenait le refuge de sa fille; son fils, qu'elle avait élevé avec soin pour en faire un honnête homme, végétait sans avenir. Christine écrivait toujours. Le plus long, et, selon toute apparence, le dernier de ses poèmes, est daté de 1415; on ignore combien de temps elle y survécut.

De ses nombreux écrits, un seul se recommande vraiment à notre attention: c'est le *Libre des faiz et bonnes mœurs du sage Roy Charles*. Elle le finissait l'an 1407, année sinistre, où son second protecteur, le duc d'Orléans, tombait sous le poignard des assassins. A partir de là, les factions ensanglantant de leurs luttes Paris et la France; les Anglais ravagent et démembrant de nouveau le territoire; les misères de la Patrie sont à leur comble. Christine assiste à toutes ces scènes tragiques, mais aucune de ses œuvres n'en est l'écho. Pour l'entendre vibrer, il faut s'adresser à d'autres documents, tout palpitants des passions de cette époque, tels que les *Mémoires* de Jean Jouvenel des Ursins, ou bien encore le *Journal* d'un certain bourgeois de Paris, dont les récits ne laissent rien à désirer sous le rapport du pittoresque. Le

livre de Christine, destiné à rappeler des jours plus tranquilles, n'offre pas le même mérite; il y manque les couleurs de la vie. C'est un dessin un peu trop travaillé, qui a toutefois son genre d'intérêt.

Ville-Hardouin et Joinville nous ont présenté la face héroïque du moyen-âge; Christine de Pisan nous en présente une autre moins attrayante, mais très-caractéristique, — la face pédantesque, — d'autant plus digne d'être étudiée ici que c'est

une plume féminine qui nous la montre. Ajoutons qu'une fois résigné aux éternelles digressions de cette plume formée, ainsi qu'elle-même s'en glorifie, « à la *polie rhétorique*, » le lecteur courageux finit par les accepter, non sans quelque plaisir, car on y sent une profonde moralité, un amour sincère du bien et du beau, et, à travers l'esprit guindé d'une Philaminte, le cœur aimant d'une bonne et honnête femme.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE

PAR MONSIEUR GERBET (1).

En 1854, nous rendions compte des deux premiers volumes de cet admirable ouvrage, que la mort de son auteur avait laissé incomplet, cette mort qui fut un deuil pour l'Eglise et pour les lettres chrétiennes, car monseigneur Gerbet était à la fois le plus éclairé, le plus dévoué des évêques, et l'intelligence la plus propre à faire goûter aux incrédules mêmes la sublimité de notre foi. Chez lui, la plus noble et la plus profonde philosophie se revêtait de la forme la plus heureuse et la plus poétique; il rendait sensible à tous le symbolisme de la nature et celui de la religion; il faisait voir Dieu dans les astres, dans les courbes des monts et le cours rapide des eaux. Il le faisait paraître dans l'histoire des hommes, il le faisait distinguer et dans les figures des Deux Testaments et dans les cérémonies liturgiques; il dépeignait, dans un style inimitable, la solitude des Catacombes et les splendeurs du Vatican; nul n'a mieux parlé de Rome, car nul ne l'a mieux aimée; il avait écrit ces deux volumes avec amour; l'érudition en formait la trame solide, mais de quel vêtement magnifique elle était ornée! aussi lorsque la mort de monseigneur Gerbet fut annoncée, en 1864, se dit-on avec douleur :

« Il n'achèvera pas sa *Rome chrétienne*. »

Voici cependant un troisième volume paraissant par les soins de son savant collaborateur, M. Bonnetty, qui s'est servi des notes laissées par l'auteur : M. Bonnetty avoue qu'il n'a pas suivi le

plan primitif de l'ouvrage et qu'il a remplacé par l'érudition les beautés de style et les grandes pensées de monseigneur Gerbet. Complément nécessaire des deux premiers volumes, ce livre est d'une lecture intéressante et renferme sur les sanctuaires romains les détails les plus curieux. Voici, par exemple, une belle page sur l'architecture chrétienne :

« Les phases de l'architecture chrétienne sont » en rapport avec les états successifs de la religion. Durant les trois premiers siècles, le christianisme est opprimé; les églises des Catacombes sont de célestes cachots. A l'époque de Constantin, la Basilique qui prend possession du sol, qui s'élève radieuse et triomphante, exprime la délivrance et la victoire. Mais la société politique est encore païenne en grande partie dans ses institutions, dans ses lois, dans son organisation, le christianisme victorieux n'est pas encore dominateur. L'idée de cette domination n'est symbolisée généralement dans l'architecture chrétienne que lorsqu'elle est réellement accomplie dans la société.

« Je ne puis m'empêcher de remarquer ici » certaines analogies avec le fond même du christianisme. Après avoir offert le grand sacrifice de la Rédemption, le corps du Sauveur a été déposé dans un tombeau souterrain; la grotte du jardin d'Armathie a été la première des catacombes; puis, il en est sorti vainqueur de la mort : en conversant avec ses disciples, il avait encore des plaies, mais des plaies triomphantes. Enfin, il s'est élevé au-dessus de la terre, en montant à la place qui lui était éternellement préparée. Des mystères analogues s'accomplissent dans la régénération spirituelle des individus et des peuples, la théologie mystique en a

(1) Chez René Haton, 33, rue Bonaparte, Paris. Prix de ce troisième volume, 4 francs.

» fait plusieurs fois la remarque. Ils sont d'abord
 » ensevelis dans la pénitence, dans l'humilité de
 » la croix, pour recouvrer la vraie vie, et s'élever
 » ensuite par leur progrès dans la route du ciel.
 » Faut-il s'étonner que quelque chose de sem-
 » blable se soit produit dans la vie de l'architec-
 » ture sacrée, qui est l'expression matérielle de la
 » religion? Née dans le tombeau des Catacombes,
 » elle peut dire à sa manière: *Des profondeurs de*
 » *la terre, j'ai crié vers vous, Seigneur!* et s'éle-
 » vant par degrés, elle finit par dire: *Gloire à*
 » *Dieu, dans les lieux très-hauts! ma conversa-*
 » *tion est dans les cieux!* Je livre ces pensées à
 » tous ceux qui croient que l'architecture chré-
 » tienne est autre chose que de la géométrie
 » appliquée à des pierres...

Le souffle de monseigneur Gerbet a passé sur
 cette page; on pourrait en citer bien d'autres qui
 rendent très-recommandable le troisième et der-
 nier volume de *l'Esquisse de Rome Chrétienne*.

VENISE ET L'ESPAGNE

PAR RENÉE DE LA RICHARDAYS

« Je n'invente rien, dit l'auteur de ce joli livre,
 je ne raconte que ce que j'ai vu. » Cette sincérité
 donne une véritable valeur à l'ouvrage, bien
 écrit, vivement raconté, et qui laisse de Venise
 et de l'Espagne une idée plus exacte que bien
 des livres de voyage à grande réputation.

Byron, George Sand, Musset, toute la tribu ro-
 manique a célébré Venise, dont elle ne voyait
 que le côté extérieur, les fêtes brillantes, les
 guerres heureuses, la domination sur les mers;
 mais la vie intime, la vie chrétienne de ces doges
 austères qui se faisaient représenter à genoux
 devant la croix; la vie de ces marins, de ces capi-
 taines, dévoués à Dieu, humbles au milieu des
 victoires; la vie profondément catholique de ce
 peuple et de ces princes leur a échappé; nous la
 retrouvons ici. Les descriptions sont très-vi-
 vantes, les souvenirs historiques bien amenés;
 nous recommandons ce bon livre à toutes nos
 abonnées (1).

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. — Prix :
 2 francs.

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE

De Connaissances pratiques

PAR BITARD (1)

Un dictionnaire est toujours une bonne chose;
 on le consulte fréquemment, et même, en l'ou-
 vrant dans les moments perdus, on y puise une
 notion utile. Celui-ci, sans être aussi complet que
 le beau *Dictionnaire de la vie pratique*, de Be-
 lèze, a bien sa valeur. Il renferme : 1° des indi-
 cations sur le choix, l'entretien et la décoration
 de la demeure; 2° un formulaire de cuisine; 3° un
 manuel de cuisine et d'hygiène; 4° un manuel
 des jeux et de leurs règles; 5° des détails sur les
 animaux domestiques; 6° une instruction sur la
 chasse et la pêche; 7° un traité de jardinage;
 8° des notions du droit usuel et des formalités
 légales. Il est superflu d'insister sur l'utilité très-
 pratique de cet ouvrage.

LIVRES D'ÉTRENNES

Pour des enfants, les ouvrages de madame de
 Stolz.

Pour une jeune fille, la *Vie de la Sainte Vierge*,
 par l'abbé Ulysse Magnard, chez Didot.

Pour un jeune homme, *Histoire de Bertrand*
Duguesclin, par M. Siméon Luce.

Vie du Cardinal de Bérulle, par l'abbé Hous-
 saye.

Erratum.—Une erreur et un oubli ont été commis
 page 226, numéro de novembre, dans l'indication des
 prix de deux livres édités par Putois-Cretté, 90, rue
 de Rennes :

La onzième édition de *l'Histoire Contemporaine*,
 par J. Chantrel, coûte 4 francs, franco.

La deuxième édition du *Cours abrégé de littérature*
 par le même auteur, coûte 3 francs.

(1) Un gros volume, prix broché: 5 f. 50 c.— Librairie
 Illustrée, rue du Croissant, 16, Paris.

ÉDUCATION

XXIX

LE TRAVAIL DES FEMMES

Nous ne parlerons pas ici des ouvrières, proprement dites ; des voix éloquentes ont répété à la Tribune combien est malheureux le sort des femmes du peuple, soit qu'elles demandent au travail solitaire un salaire misérable, soit qu'elles entrent dans les ateliers de la grande industrie et qu'elles sacrifient ainsi à la nécessité de vivre, elles et les leurs, les devoirs, les occupations, les vertus même du foyer domestique ; et l'on peut s'étonner que, dans un siècle qui s'appelle le siècle du progrès, l'homme ait besoin, pour soutenir sa famille, de réclamer les bras de la femme et des petits ! Une autre question nous a souvent occupé ; de douloureuses confidences ont excité à ce sujet nos réflexions ; les désastres que la France a subis ont multiplié autour de nous ces orphelines, ces veuves, ces êtres délaissés qui doivent demander au travail le pain de chaque jour et les frêles espérances de l'avenir. Mais quel travail ? L'aiguille la plus habile ne peut plus nourrir celle qui la guide ; le professorat demande une instruction étendue, affirmée par les diplômes et qui n'est pas l'œuvre d'un jour ; les arts exigent aussi une habileté plus grande que celle de la jeune fille dont les pastels et les dessins enchantaient sa famille, ou de la virtuose qui ravissait le cercle indulgent des grands parents. Que faire ? Je trouve dans un auteur aussi spirituel qu'expérimenté, la réponse à cette question, et je la transcris simplement :

« Lorsqu'on examine de près notre état social, on est surpris de la place immense que les femmes y pourraient prendre, et de la place infime qu'elles y remplissent... N'est-il pas évident que la femme, autant et plus que l'homme, est apte aux professions commerciales ? Elle a beaucoup de précision dans l'intelligence, du moins pour les choses ordinaires de la vie et pour les idées courantes. Son attention est vivement attirée et retenue par les menus objets ; l'ordre matériel est une des exigences de son esprit. Elle a plus de droiture que l'homme, plus de dévouement et de soumission. Les femmes peuvent être d'excellents commis, des secrétaires corrects, des caissiers sûrs... Comment ne s'est-on pas avisé que les mêmes qualités qui font des femmes d'excellents auxi-

liaires de leurs maris, peuvent faire d'elles, en général, des subalternes capables ?... »

On commence à s'en aviser, et déjà, dans les grands magasins des grandes villes de province, ce sont presque toujours des femmes qui tiennent la caisse, qui font les factures et tiennent au courant les livres ; nous pensons, avec M. Leroy-Beaulieu, que si l'instruction commerciale était plus généralement répandue, le nombre des commis-femmes s'augmenterait ; et que de ce côté-là surtout doivent se tourner les vœux, les projets, les espérances des jeunes filles à qui la nécessité commande le travail... dure nécessité, puisque sa première condition est de soustraire la jeune fille à la surveillance de sa mère ; mais quand la nécessité s'impose, on doit subir ses lois qui ne sont pas en désaccord avec le devoir, ni avec l'honneur.

Ce conseil que nous donnons ici regarde plutôt l'avenir que les temps actuels ; aux mères de famille qui s'alarment pour le sort futur de leurs filles, nous dirons : Que votre enfant apprenne les calculs, la tenue des livres, qu'elle acquière une écriture lisible et jolie, et vous ne serez pas en peine de lui trouver un honorable gagne-pain. Elle n'aura pas les succès, souvent problématiques, des arts, la peinture et la musique, elle ne vivra pas à côté de l'opulence, comme les institutrices, mais elle pourra, caissière ou teneuse de livres, se créer une vie indépendante, une vie honorable.

Les tendances de notre époque se dirigent de ce côté-là, et les familles qui sont dans une position médiocre, feraient bien de préparer leurs enfants à ces positions humbles, obscures, mais paisibles et sûres. Cela n'est pas une perspective gaie, ni un destin brillant, mais on nous demande des conseils, et nous ne pouvons faire autrement que d'exposer la réalité dans ce qu'elle a de sévère. La vérité veut que nous répétions : l'aiguille des fées ne leur assurerait pas le pain de chaque jour ; l'enseignement est, de toutes les carrières, la plus encombrée ; les arts demandent des dispositions spéciales ; le commerce seul, en s'adaptant à toutes les intelligences, peut assurer à vos enfants un modeste bien-être, mais là encore il faut une préparation et des connaissances.

La jeune fille instruite tiendra la caisse ; celle qui ne connaît ni les chiffres ni les écritures sera et restera fille de boutique. Là, comme ailleurs, l'instruction est cotée, et les vertus, telles que l'ordre, l'exactitude, ont leur juste valeur.

Les arts industriels offrent aussi une ressource, mais pour l'exploiter, cette ressource, il faut du talent, de l'habileté, une instruction artistique, et n'est pas qui veut dessinatrice sur bois, même pour un journal de modes, ou peintre sur porcelaine ou sur éventails.

Il est, une correspondance nombreuse nous le démontre, un travail que l'on croit facilement abordable et auquel on attribue, bien à tort, un salaire exceptionnel, je veux dire le travail littéraire : il tente les institutrices, les jeunes filles pauvres qui se sentent quelque intelligence et qui ont eu des prix de style dans leur pension. — Je veux écrire ! dites-moi comment il faut faire et comment on arrive à se faire imprimer ! Puis, suivent souvent, trop souvent, de touchantes confidences : on est pauvre, on ne peut pas, comme l'intendant de l'Evangile, *travailler des mains* ; on voit souffrir de la gêne un père, une mère chéris... ou bien, seule sur la terre, on cherche à se créer un avenir ; on n'a aucune *spécialité*, on veut se jeter dans une carrière qui semble ouverte à tous et à toutes ; on croit qu'il suffit, pour y réussir, d'avoir un peu de sensibilité et une certaine facilité de plume. Hélas !

Pour obtenir quelques succès littéraires, il faut au moins trois choses : une certaine dose de talent naturel, un don d'imagination et d'observation, il faut un style, non-seulement facile, mais correct, animé, coloré ; il faut avoir beaucoup lu et avoir profité de ses lectures ; ces qualités-là, versées dans un petit roman, en assureront le succès relatif ; mais comment voulez-vous qu'un éditeur accepte une œuvre enfantine, sans intérêt et sans portée, pavée de bonnes intentions, il est

vrai, mais vide d'idées et ne renfermant, en fait de drame, que des pauvretés ou trop connues ou trop invraisemblables, et en fait de style qu'une série de substantifs, traînant une longue queue d'adjectifs ? J'ai eu souvent le chagrin de le dire à de pauvres jeunes filles qui m'interrogeaient :

Pour arriver dans la carrière des lettres, il faut du talent, de l'instruction ; il n'existe pas d'autre secret que celui-là : ou le talent spontané qui, d'un seul bond, plaça madame Sand au premier rang, ou le génie cultivé par une longue et patiente étude, par l'éducation la plus raffinée qui, après soixante-dix ans écoulés, donne encore tant de charme et d'éclat aux écrits de madame de Staël. Je cite deux noms célèbres, mais soyez sûre que pour monter même aux échelons inférieurs de l'échelle qui mène à la réputation, le don est nécessaire, et que les appuis et les recommandations ne vous créeront ni un éditeur, ni un public.

Une femme de mérite disait jadis à Napoléon III, qui s'inquiétait de l'avenir et du travail des femmes dans la société actuelle : « Il faut que les femmes soient plus instruites et plus *spéciales*. » Parole d'un pauvre français, mais d'un grand bon sens. Donnez à vos filles une *spécialité*, — le calcul et la tenue des livres en y ajoutant, s'il se peut, la connaissance d'une langue étrangère, — ou la pratique de l'art en vue de l'industrie, — ou cultivez le talent *spécial* que Dieu leur aurait donné pour les œuvres littéraires ; ce n'est qu'à ce prix, dans ce monde où les places au soleil sont si vivement disputées, qu'un père et une mère seront en repos sur l'avenir de leur fille. Les demi-talents, les connaissances ébauchées ne donnent pas de pain, sauf dans les petits romans écrits par des plumes naïves et qui ignorent le train des choses modernes.

M. B.

UNE INIMITIÉ

(FIN)

IV

Lorsque la fille du docteur pénétra dans l'appartement de madame Kernolan, celle-ci, inclinée sur son prie-Dieu, se releva vivement et Antoinette put deviner à son tressaillement et à sa pâleur, qu'un sentiment pénible envahissait son âme.

Mais ce trouble fut court. — Bientôt la mère de Pierre s'approcha de la jeune fille :

« Vous avez quelque chose à me dire, mademoiselle ? lui demanda-t-elle.

— Madame... murmura Antoinette tremblante, vous savez que monsieur votre fils a donné rendez-vous à mon frère, demain, sur la Lande Verte?... »

Madame Kernolan secoua la tête affirmativement, et en même temps une larme glissa sur sa joue, car elle aussi était chrétienne et sa foi redoutait que son fils, adversaire terrible, ne violât le divin commandement :

« Tu ne tueras point. »

Antoinette vit dans cette larme un gage d'espérance, et joignant les mains, elle reprit avec force :

« Je vous en conjure, madame, par pitié pour ma mère, soyez généreuse !... empêchez ce duel ! »

— Mais, dit madame Kernolan, pourquoi serait-ce nous, plutôt que...

— Parce que c'est M. Pierre qui, le premier, a proposé cette fatale rencontre, interrompit vivement Antoinette...

— Une insulte grave l'avait provoquée... répliqua madame Kernolan.

— Je le sais, je le sais, madame; je n'excuse pas mon frère, je n'accuse pas votre fils, je ne suis pas venue ici pour la discussion, mais pour la prière... Oh ! encore une fois, ayez pitié de ma mère ! »

Madame Kernolan fut émue de cette douleur :

« Mademoiselle, répondit-elle doucement, mon fils m'aime et il a un grand cœur; mais il est absolu dans ses décisions, et en cette circonstance surtout, je ne sais si... Cependant j'intercéderai pour vous, ajouta-t-elle en voyant l'indicible angoisse du regard d'Antoinette.

— Soyez bénie ! madame... »

La jeune fille s'affaissa presque aux pieds de la mère de Pierre. — Ce mouvement fit tomber en arrière le léger capulet qui emprisonnait sa tête; mille boucles soyeuses se déroulèrent enveloppant de leurs spirales d'or la svelte enfant dont la beauté rayonnait à cette heure comme rayonne le visage transfiguré d'une apparition.

Madame Kernolan, fascinée par ces charmes puissants de grâce et de jeunesse, la contemplait en silence, lorsque soudain elle distingua dans l'appartement voisin un pas ferme qu'elle connaissait bien.

Presque au même instant, Pierre entra :

« Bonsoir, mère ! » dit-il affectueusement.

Et il allait s'approcher pour donner au front maternel le baiser du retour, douce habitude des jours d'enfance que sa jeunesse avait gardée, quand tout à coup il entrevit, à la clarté d'un rayon de lampe, l'étrangère agenouillée.

Surpris, il s'arrêta et l'ayant reconnue, il la salua; puis son regard interrogateur se fixa sur sa mère.

Celle-ci alors parla pour la jeune fille, elle transmit son désir et sa prière, et pendant qu'elle intercédait, les beaux yeux d'Antoinette suppliaient.

Pierre écouta sans qu'une interruption, un

geste vint trahir l'étonnement que devait lui causer un tel message. Pourtant, quand sa mère se tut, une fugitive pâleur couvrit ses traits hardis, et un léger tremblement altéra sa voix mâle, lorsque, s'approchant d'Antoinette, il lui dit :

« Mademoiselle, je voudrais pouvoir me prêter à vos désirs, mais la loi de l'honneur est sacrée... il faut lui obéir... »

— Monsieur, répondit Antoinette qui s'était levée et dont le regard brillait d'une surhumaine énergie, il est une loi plus sacrée encore qui défend l'acte auquel vous vous préparez, c'est la loi divine, et le suprême honneur est de lui obéir !...

— L'acte dont vous parlez, mademoiselle, m'est imposé par mon devoir, permis par mon droit, répliqua Pierre.

— Ne le croyez pas, monsieur; le devoir des hommes est de s'aimer les uns les autres, de se pardonner, et quant à votre droit, vous n'avez pas celui de disposer de votre vie et de celle de vos semblables, parce que Dieu seul en est le maître... Gardez votre sang, gardez le sang de mon frère pour la France ou pour la foi, pour les saintes causes du véritable honneur, mais au nom de tout ce qui vous est cher, n'allez pas le répandre sur les stériles plaines de l'orgueil blessé ! »

Le jeune homme regarda avec respect celle qui l'avait entraîné dans une si étrange polémique, et murmura :

« Sans doute, M. Borel et son fils ignorent votre démarche, mademoiselle ? »

— Assurément, monsieur, et ils l'ignoreront toujours, car leur fierté ne me la pardonnerait pas...

— Il me faudra donc immoler la mienne et avoir un courage nouveau, le courage de passer pour un lâche ! »

La voix sourde qui avait prononcé ces derniers mots, la douloureuse contraction qui faisait frémir en cet instant le fier visage de Pierre épouvantèrent Antoinette; mais en même temps il lui sembla que les larmes de sa mère, l'âme de son frère, la pressaient plus vivement encore, et dans un suprême effort, elle s'écria :

« Par pitié, monsieur, au nom de votre mère, sauvez la mienne ! »

Le sévère regard du jeune homme s'adoucit soudain.

« Au nom de ma mère, dit-il à Antoinette, je ne puis rien refuser. A cause d'elle... et de vous, mademoiselle, ajouta-t-il d'une voix émue, ce duel n'aura pas lieu, quoi qu'il en puisse coûter à mon orgueil d'homme... Seulement en échange de mon sacrifice... souvenez-vous de moi quelquefois ! »

— Tous les jours devant Dieu ! s'écria Antoinette...

Elle pâlit... Son vaillant cœur demeura ferme

pendant la lutte; faiblissait à l'heure du triomphe. Fernand vivrait, sa mère serait consolée, son père ne connaîtrait pas d'éternels remords... Quelle ivresse pour l'âme noble et généreuse d'Antoinette!

Le timbre sonore d'une horloge antique vint, en résonnant sept fois, l'arracher à son extase.

« Sept heures! s'écria-t-elle avec effroi... Mon Dieu, pourvu que mon absence ne soit pas remarquée!... »

Elle se leva à la hâte, ramena autour d'elle les plis de sa mante à demi détachée, et tournant ses grands yeux humides vers la mère et vers le fils, elle murmura : « Merci! »

Pierre lui offrit son bras afin de la conduire à l'antichambre où l'attendait Justine... Ce bras puissant tremblait pour la première fois.

V

On était aux derniers beaux jours de l'automne; les feuilles jaunies abandonnaient leurs rameaux, les fleurs se décoloraient et dispersaient dans l'air leurs parfums adoucis, les hirondelles s'enfuyaient en modulant le chant du départ.

Assis l'un près de l'autre sous un berceau de vigne vierge, Fernand et Antoinette contemplaient ce tableau mélancolique, et d'un œil attristé, regardaient s'effacer tous les sourires de la nature; ils étaient seuls dans leur grand jardin, le vieux docteur et madame Borel, redoutant la fraîcheur du soir, ne les avaient pas accompagnés.

Ils s'entretenaient longtemps; Fernand parlait de ses travaux, de sa clientèle, de son avenir; Antoinette l'écoutait avec un tendre intérêt, et dans ses réponses cherchait à faire jaillir un rayon de foi et de charité sur ce chaos de préoccupations humaines.

« Puisque tu dois visiter demain la marquise de B***, lui dit-elle, tu me ferais un grand plaisir, mon frère, d'entrer en passant chez la mère Baptiste qui se meurt et dont la pauvre hutte est peu éloignée du château... »

— Ma chère amie, répliqua le jeune homme avec une légère nuance d'humeur, en aurai-je le temps?... Si je t'en croyais, je courrais jour et nuit de galetas en galetas, et la mère Baptiste, le vieux Mathurin, le petit Jeannot et consorts seraient mes seuls clients... Après quoi, il ne me resterait plus qu'à aller rejoindre tous ces braves gens à l'hôpital...

— Frère, interrompit Antoinette, tu crois à l'Évangile, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, dit Fernand un peu impatienté, ce n'est pas une homélie qui commence, j'espère?... »

— Non, rassure-toi; mais puisque tu crois à l'Évangile, souviens-toi du verre d'eau qui ne reste pas sans récompense ! »

Fernand se tourna vers cette sœur qu'il ché-

rissait et dont la douce parole avait, tant de fois déjà, fait naître dans son âme des émotions bénies; il vit briller sur son front « ces lueurs sereines et saintes qui attendrissent les regards de ceux-là mêmes qui ne connaissent pas Dieu, » et se sentant vaincu, il murmura doucement :

« Je vais inscrire la mère Baptiste pour ma tournée de demain... Antoinette, es-tu contente ? »

Une affectueuse pression de main lui répondit seule, et sur-le-champ, tirant de sa poche un petit carnet, il y écrivit l'humble nom de la mendicante. En le refermant, un feuillet jauni s'en échappa; Antoinette le ramassa vivement, jeta un rapide coup d'œil sur l'écriture hardie qui le couvrait, et le remit à son frère.

« Tu as donc gardé cette lettre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit Fernand; je la relis quelquefois, et quoiqu'un an bientôt se soit écoulé depuis que je l'ai reçue, elle reste toujours incompréhensible pour moi. »

En parlant ainsi, il la déplaça machinalement et lut à demi-voix, l'air pensif, comme un homme qui cherche la solution d'un problème :

« Monsieur,

» Il est inutile que vous preniez la peine d'aller
» demain sur la Lande Verte, car je n'y serai pas.
» Quoique les motifs qui m'obligent à me rétrac-
» ter soient dignes de vous et de moi, je ne puis
» cependant vous les faire connaître, et s'il vous
» plaît désormais de me considérer comme un
» lâche, je vous en laisse libre, en attendant le
» jour où, je l'espère, Dieu m'accordera une
» vengeance plus éclatante dans un plus noble
» effort.

» PIERRE KERNOLAN. »

» Si le sujet n'était pas aussi grave, dit Fernand en pliant son feuillet, je fredonnerais volontiers l'air de la *Dame Blanche* : « Je n'y puis rien comprendre. »

— Bénissons plutôt la Providence qui a inspiré celui qui a tracé ces lignes, répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Quel homme étrange, que ce Pierre Kernolan, continua Fernand... Antoinette, qu'en penses-tu?... »

Peut-être allait-elle répondre, quand tout à coup la main de son frère lui ferma les lèvres.

« Écoute ! » dit-il avec force.

Non loin d'eux, au delà du grand mur, le jeune ténor chantait... Il chantait le désespoir et les sanglots du triste fiancé de *Lucie de Lammermoor*, et telle était la puissance d'expression de cette voix suave et large, vibrante et passionnée, qu'on eût pu croire que lui aussi, Pierre, avait vu, comme Edgar, s'élever devant un être aimé la redoutable barrière d'une haine de famille.

Fernand palpitant, Antoinette pâle et calme, écoutaient immobiles... Quand ce beau chant

cessa, quand ses derniers accents s'exhalèrent, doux et insaisissables comme le souffle d'un mourant, le frère et la sœur se serrèrent la main.

« Sais-tu bien, Antoinette, dit à voix basse le jeune docteur, que je pressens une chose singulière ? »

— Laquelle, mon bon frère ?

— Je pense, continua-t-il, que la vieille histoire de Roméo et de Juliette, d'Edgard et de Lucie n'a pas dit son dernier mot, et je crois, ma sœur, je crois... que Pierre Kernolan t'aime ! »

Elle jeta sur son frère un regard d'extrême surprise.

« Tu n'y avais jamais songé ? lui demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Et si je disais vrai, l'aimerais-tu ?... »

— Je l'aimerais comme un frère en Jésus-Christ, répondit-elle d'une voix ferme et grave.

— Pas autrement !... exclama Fernand... Après tout, à cause de notre père, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, mais c'est dommage, cela aurait fait un joli roman, poursuivit-il dans son langage léger d'homme du monde. — Puis, j'aurais cru, chère Antoinette, que le fier caractère et la noble figure de notre jeune voisin devaient ne pas te déplaire... Enfin, je me suis trompé... »

Il semblait vouloir provoquer une confidence, mais Antoinette se taisait.

« Peut-être, ajouta-t-il à demi-voix et d'un ton interrogatif, peut-être aimes-tu ailleurs ?... »

— Oui, répondit-elle en levant ses beaux yeux vers le ciel étoilé, j'aime le Seigneur Jésus ! »

Fernand pâlit.

« Ma sœur, que veux-tu dire ! s'écria-t-il.

— Je veux dire, continua-t-elle avec un sourire céleste, que je crois à un appel de Dieu, et que lorsque j'aurai reçu, comme preuve de cet appel, une grâce que j'espère de sa bonté et de son amour, je serai son épouse pour jamais ! »

Elle contemplait toujours la voûte lumineuse ; ses mains s'étaient jointes ; la joyeuse paix, l'ineffable sérénité des enfants de Dieu éclairaient son noble et doux regard...

Fernand, très-sombre, seleva vivement :

« Partons, dit-il à sa sœur, l'air devient froid, et cette soirée est triste comme un adieu... »

Elle le suivit en silence, absorbée dans ses pensées intimes. Lui marchait en avant, d'un pas rapide et nerveux ; parvenu au seuil de leur habitation, il se retourna soudain, et pressant avec force la main d'Antoinette :

« Chère sœur, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, j'ai été quelquefois pour toi un sujet de peine... Je me rappelle surtout ce que tu as souffert de mes dispositions malveillantes à l'égard de nos voisins, de M. Pierre, principalement... Mais, crois-moi, depuis qu'en différentes circonstances l'élévation de ce caractère m'a été révélée, j'ai abjuré ma cruelle haine, et désormais, mon

Antoinette, je ne t'affligerai plus !... Seulement, je t'en conjure, reste avec nous !... »

Elle l'embrassa avec effusion, mais ne répondit pas.

VI

Lorsque Antoinette revit son frère le lendemain, elle le pria doucement de garder le secret qu'elle lui avait confié.

« Quand il en sera temps, dit-elle, je parlerai moi-même à nos chers parents. »

Fernand promit ce qui lui était demandé, mais intérieurement il résolut de se consacrer davantage à sa sœur, de chercher à la distraire, en un mot, d'annuler peu à peu tout son malencontreux ascétisme.

« Mettre une robe de bure et un voile noir sur cette exquise créature... Quel meurtre ! pensait-il. »

Le jeune docteur était de ceux qui trouvent que le rebut des hommes est assez bon pour Dieu ; il résolut donc de travailler sur-le-champ à l'exécution de son projet, et comme les rayons pâlis du soleil d'octobre brillaient, ce jour-là, très-vifs et tièdes encore, il les fit remarquer à Antoinette et lui dit avec enjouement :

« Le temps est délicieux, l'américaine est attelée, que dirais-tu d'une petite partie faite à nous deux, chez la mère Baptiste, d'abord, qui sera ravie de te voir, puis au Creux de l'Ours où nous nous donnerons une fête à notre goût, ascension des rochers, cueillette des fleurs, goûter sur l'herbe, etc... Est-ce accepté ? »

— Oui, cher ami, si notre mère y consent.

— Bien volontiers, dit madame Borel en les embrassant tous deux. »

Antoinette jeta sur ses épaules un burnous de flanelle blanche, donna un baiser à sa mère, et prenant la main que Fernand lui offrait, elle sauta légèrement en voiture.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient la chaumière de la vieille indigente...

« Bonjour, mère Baptiste ! dit la voix caressante d'Antoinette ; êtes-vous un peu mieux aujourd'hui ? »

— Le bonheeur fait du bien, répondit la malade toute tremblante d'émotion... Mon Dieu, ajouta-t-elle en joignant les mains, que de joies pour un jour !

— On vous a déjà visitée ? demanda Fernand qui venait d'apercevoir sur la huche trois bouteilles de vin vieux, soigneusement cachetées.

— Oui, mon cher monsieur ; le bon Dieu me gâte...

— Qui donc est venu ? interrompit le jeune docteur.

— Quelqu'un de bien bon... comme vous et mademoiselle Antoinette, répliqua doucement la mendicante. »

Elle n'en dit pas davantage et Fernand n'insista plus. Il se mit à ausculter sa pauvre cliente, pen-

dant qu'Antoinette déposait à côté des précieuses bouteilles, un poulet froid et un pot de gelée de groseilles dont elle s'était munie.

Bientôt le jeune homme releva la tête d'un air satisfait :

« Cela va mieux, dit-il ; mère Baptiste, nous vous sauverons... »

— Bon docteur, soyez béni ! murmura la vieille paysanne en lui prenant les mains qu'elle mouilla d'une larme.

— Voyons, voyons !... ne nous attendrissons pas... Au revoir, mère Baptiste ; Antoinette, m'accompagnes-tu ? J'ai encore ma course au château à faire, et puis nous serons libres...

— Frère, si tu n'en étais pas contrarié, je préférerais rester ici quelques instants de plus ; tu me reprendrais en passant...

— Comme tu le voudras... Je serai de retour dans vingt minutes et alors nous nous dirigerons vers le Creux de l'Ours. — En attendant, fais un peu de morale à la mère Baptiste ; c'est un art dans lequel tu excelles, petite sœur, ajouta-t-il avec un gai sourire. »

Il s'éloigna, et Antoinette voulut aussitôt s'occuper du petit repas de sa protégée ; mais celle-ci l'arrêta doucement :

« Je n'ai pas faim, ma chère demoiselle, dit-elle, — je mangerai tout à l'heure. — Laissez-moi plutôt vous raconter, à vous qui ne savez pas hair, la visite que j'ai eue aujourd'hui : il était midi environ quand j'entendis, tout près de ma chaumière, le bruit d'un pas d'homme ; puis ma porte s'ouvrit et M. Pierre Kernolan entra. Il avait son costume de chasse et sa carnaissière était gonflée ; je remarquai qu'il s'en débarrassait avec précaution avant de venir s'asseoir auprès de mon lit. Là, il me parla de cette voix que j'aime tant à entendre quoiqu'elle soit sévère et un peu triste ; il me dit qu'il allait chasser sur les hautes landes et qu'il n'avait pas voulu passer devant ma porte sans s'informer de mon état. Il se tut pendant un moment, sa figure s'assombrit, puis il reprit :

— Voyez-vous le docteur quelquefois ?

— Oui, répondis-je ; M. Fernand Borel est plein de bonté pour moi.

— Et sa sœur, mademoiselle Antoinette?... demanda-t-il presque à voix basse ; la connaissez-vous ?...

— Tous ceux qui souffrent la connaissent, lui dis-je.

— Vous la voyez... vous lui parlez souvent ? reprit-il encore, toujours plus bas.

— Très-souvent.

— Vous êtes bien heureuse, dit-il avec tristesse.

« M. Pierre était devenu très-pâle et je pensai qu'il souffrait de voir sa famille brouillée avec la vôtre ; tout à coup il se leva, prit son fusil, appela son chien, et ouvrant sa carnaissière, il en tira ces bouteilles que vous voyez... »

— Ma mère m'a donné ceci pour vous, me dit-il ; adieu, madame Baptiste, adieu !...

« Il s'éloigna brusquement sans me laisser le temps de le remercier... »

« Et voilà mon histoire, continua la mère Baptiste ; tout à l'heure, je n'ai pas voulu, devant notre jeune docteur, prononcer le nom de M. Pierre, mais à vous, ma chère demoiselle, à vous si bonne, on peut tout dire, n'est-ce pas ? Que pensez-vous donc de ce jeune homme si fort, si beau, si fier, qui se dérange de sa promenade pour une pauvre femme et qui lui apporte lui-même du vin ?... »

— Je pense qu'il est bon, répliqua simplement Antoinette. »

Peut-être sa pensée allait-elle plus loin, à cette heure où les naïves révélations de la mendicante ne lui permettaient plus de douter de l'amour de Pierre ; peut-être pressentait-elle que, lorsqu'elle le voudrait, cette force, cette jeunesse, cette intelligence, ce grand cœur, lui appartiendraient pour toujours... peut-être une séduisante vision offrait-elle à son regard les joies de l'épouse, les doux labeurs du foyer domestique ; peut-être... car elle avait pâli, car elle ne parlait plus...

La mère Baptiste, que ce silence embarrassait un peu, reprit au bout d'un instant :

« Chère demoiselle Antoinette, je prierai pour vous !... »

— Merci, mère Baptiste ; vous aimez bien le bon Dieu ?

— Oh ! oui... *A lui seul, il est meilleur que tout !...* »

Antoinette tressaillit ; elle jeta un ardent regard sur le crucifix de bois suspendu au chevet du lit et répéta tout bas :

« Vous êtes meilleur que tout !... O mon Dieu, faites que je ne l'oublie plus ! »

Sa pâleur s'effaça, et lorsque, peu d'instants après, Fernand fut de retour, il vit sa sœur si sereine et si joyeuse, et sa malade si doucement souriante, qu'il s'écria avec entrain :

« Qui donc a pu vous mettre en si belle humeur ?... A coup sûr, c'est quelque chose comme les Actes des Apôtres... ou l'Apocalypse. — Ne t'en défends pas, Antoinette, je connais ton faible... Moi, j'aime mieux Cham, ajouta-t-il avec l'enjouement d'un collégien. »

La vieille paysanne s'abstint de répondre, car elle ne connaissait d'autre Cham que le fils de Noé, dont on lui avait raconté l'histoire dans son enfance, et elle ne s'expliquait pas ce que ses aventures pouvaient avoir de divertissant.

Antoinette, accoutumée aux taquineries fraternelles, se contenta de sourire, puis se tournant vers la malade, elle lui dit à voix basse :

« Rappelez-vous votre promesse, bonne mère Baptiste, et priez beaucoup pour moi, pour les miens, et aussi pour que Dieu exauce un désir que j'ai au cœur... Je reviendrai bientôt ; adieu, adieu !... »

Elle lui serra la main avec bonté ; Fernand lui adressa une parole amicale, puis tous deux quittèrent la chaumière, et le jeune docteur, heureux d'en avoir fini avec le devoir et de pouvoir enfin songer au plaisir, lança son cheval au grand trot sur la route pittoresque et accidentée qui conduit au Creux de l'Ours.

L'automne, avec ses teintes sombres et son ciel mélancolique, allait bien à ce lieu sauvage, et quoique Antoinette y fût souvent venue, quoiqu'elle en eût, bien des fois déjà, contemplé dans une muette extase les eaux bondissantes, les grands rocs et les chênes puissants, jamais elle ne les avait admirés comme dans cette journée d'octobre, sous ce voile de brumes où ils apparaissaient si fièrement drapés. — Pendant que Fernand débridait son cheval, elle s'avancait lentement, courbant, des longs plis de sa robe, les cimes dentelées des fougères, prêtant l'oreille à l'éternelle plainte des flots qui se débattaient au pied de la cascade avant de s'élancer dans le gouffre, le Creux, auquel une antique légende a donné son nom.

Si la jeune fille eût été moins préoccupée de ces scènes grandioses, peut-être eût-elle remarqué sur le sommet de la montagne qui domine les rochers, un chasseur de haute stature qui, à demi caché par un arbre et les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, suivait d'un long regard la jeune fille errant sur les fougères ; mais elle ne le vit pas ; — en face de cette nature superbe, aucune créature n'occupait sa pensée, et son cœur désormais calme et libre, son cœur qui ne devait plus chanceler, redisait à Dieu l'humble écho du grabat : « Vous êtes meilleur que tout ! »

Absorbée et ravie, elle n'entendit pas Fernand qui venait la rejoindre en fredonnant un motif de *Madame Angot* ; elle tressaillit quand il lui toucha l'épaule, puis se tournant vers lui, elle désigna d'un geste l'admirable site :

« Que c'est beau ! murmura-t-elle.

— Sans doute, sans doute... répondit son joyeux frère, dont l'œil restait obstinément fixé sur le panier qu'il avait apporté ; mais si nous déjeunions ?... J'ai une fa'm d'alligator... »

Antoinette le regarda avec étonnement ; elle tombait de si haut !

« Ne prends donc pas cet air scandalisé, petite sœur ; quand j'aurai déjeuné, je deviendrai très-poétique, très-éthéré... tu verras... »

Quoique ces façons épicuriennes fussent un peu hors de propos, Antoinette ne s'en fâcha point, et souriant gaiement à son frère, elle disposa à la hâte, sur une nappe de mousse, la galantine, les œufs durs, le jambonneau, dus à l'aimable prévoyance de madame Borel. Elle mangea peu, mais Fernand dévorait, et comme son repas se prolongeait, la jeune fille se leva et lui dit :

« Pendant que tu achèves de déjeuner, je vais

aller cueillir pour ma mère ce beau nénuphar que j'aperçois sur les bords de l'eau.

— Ne prends pas cette peine, j'y vais moi-même...

— Non, non, cher frère ; tu n'as jamais su cueillir une fleur, tes tiges sont toujours trop courtes, on n'en peut rien faire... A tout à l'heure, ajouta-t-elle en l'embrassant.

— Sois bien prudente, au moins...

— Ne crains rien ! »

Au même instant, on entendit un aboiement, puis un craquement dans les buissons, et un beau chien de chasse passa rapidement devant eux.

« Tiens, dit Fernand, n'est-ce pas Fauve, le chien des Kernolan ?... Que vient-il donc faire ici ? Y est-il seul ?... »

Un nuage passa sur le front d'Antoinette, puis elle s'éloigna et descendit la pente rocailleuse qui conduit au bassin de la cascade. Le nénuphar, couché sur ses larges feuilles, était là, tout près du rivage et facile à atteindre ; mais soit que le terrain fût, ce jour-là, humide et glissant, soit que diverses émotions eussent rendu la jeune fille tremblante, le pied lui manqua quand elle brisa la tige fleurie et elle disparut dans le gouffre.

« A moi, frère ! s'écria-t-elle. »

Fernand, épouvanté, courut vers l'abîme au-dessus duquel flottait le burnous blanc d'Antoinette ; là, dans un geste désespéré, il joignit ses deux mains, car il ne savait point nager ; mais n'écoulant que sa courageuse tendresse, il allait se précipiter dans les flots pour mourir auprès d'elle, quand soudain un bras d'acier le saisit et l'arrêta.

« Vous êtes médecin, monsieur, lui dit une voix forte, et beaucoup de vies dépendent de la vôtre... La mienne est moins précieuse, donc permettez-moi... »

Pierre, car c'était lui, n'acheva pas, et se débarrassant brusquement de l'étreinte de Fernand qui voulait empêcher ce généreux sacrifice, il s'élança dans le gouffre, où, en un instant, il atteignit la fille de son ennemi, la prit et la ramena au rivage...

Fernand, haletant, livide, reçut dans ses bras Antoinette évanouie, puis tendant la main à Pierre :

« Vous avez un noble cœur, monsieur !... dit-il d'une voix étouffée.

— Je vous avais promis de me venger un jour... murmura le chasseur, en serrant fortement la main qui lui était tendue ; et... elle n'est pas blessée ?... elle n'a aucun mal ?... ajouta-t-il d'une voix qui faiblissait.

— Non, répondit Fernand ; je vais l'envelopper dans mon plaid, la porter en voiture dont le mouvement la ranimera, et la ramener au plus vite à Plouernec... Mais vous-même, monsieur, vous ne pouvez rester longtemps ainsi mouillé, et vous

ne refuserez pas, je l'espère, de prendre place auprès de nous ?

— Je vous remercie, dit Pierre Kernolan ; le soleil brille encore, et je me sécherai parfaitement en marchant. Je vais revenir par les landes... Adieu, docteur, adieu !

Ils se serrèrent la main une dernière fois, et le beau regard de Pierre s'abaissa tout humide sur Antoinette inanimée.

« Mon père saura à qui elle doit la vie, dit encore le jeune docteur, tremblant d'émotion ; et peut-être... peut-être reverrons-nous nos beaux jours d'autrefois, nos beaux jours de douce amitié !... Mais qu'avez-vous, Pierre ? Quelle pâleur ! Vous souffrez ?... »

— Oh ! non... Il faut que je marche, voilà tout... »

Il détourna vivement son visage altéré, secoua sa noire chevelure toute ruisselante d'eau, et s'éloigna, frissonnant et glacé, dans le sentier abrupt de la montagne.

VII

Lorsqu'Antoinette s'éveilla le lendemain, après une longue et paisible nuit, lorsqu'elle revit dans sa mémoire la terrible scène de la veille, et qu'en même temps, son regard, errant autour d'elle, rencontra les visages chéris de son père et de sa mère, et sa petite chambre blanche, et le soleil qui se faisait, en dépit d'octobre, brillant et joyeux pour la fête, elle sourit... Pourquoi ?... Était-ce parce qu'elle se sentait revivre... parce qu'elle se savait aimée follement par les siens et par un autre ?... Non, car elle tenait peu à cette vie qui ne lui donnait que la terre, dont toutes les affections, si pures et si ardentes qu'elles fussent, palissaient sous l'éclat de la flamme divine qui brûlait dans son cœur.

Elle souriait parce que son âme possédait la paix, « la paix, qui n'est pas encore la félicité, dit le révérend père Lacordaire, mais qui en est l'ombre, le portique, le précurseur, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré qui nous donne de Dieu et de son sanctuaire, un religieux sentiment... la paix, marquée du sceau de la liberté, sceau qui est au dedans, et que ne peut rompre aucune main étrangère, si puissante qu'elle soit. »

Antoinette avait éprouvé la vérité de ces dernières paroles, alors que, emportée hors des flots par un bras que l'amour rendait plus fort que la mort, elle avait senti qu'aucune joie comme aucune douleur ne pourrait plus troubler cette paix profonde, inébranlable qui lui semblait un présage du jour que ses vœux appelaient, jour de pardon, puis de céleste hyménée.

Elle souriait donc doucement à ses parents qui la couvraient de baisers.

« Et Fernand ?.. dit-elle, surprise de ne l'avoir pas vu encore.

— Il est allé visiter quelques malades... Tu as

dormi si longtemps, chérie, qu'il a dû partir avant de t'avoir embrassée.

— L'heure est bien avancée, en effet, aussi vais-je me lever à la hâte...

— N'es-tu pas fatiguée encore ?

— Nullement, cher père ; grâce à toute la sollicitude dont j'ai été l'objet, ma chute, mon évanouissement ne m'ont laissé aucune trace. »

Le nom de Pierre ne fut pas prononcé ; M. Borel avait pâli, la veille, chaque fois qu'il revenait dans le récit de Fernand ; cette pâleur trahissait-elle l'émotion ou la colère ? Antoinette l'ignorait ; elle se taisait et espérait en Dieu.

Quand sa toilette fut achevée, elle alla rejoindre ses parents au salon, où Fernand entra bientôt lui-même, sans qu'une joyeuse roulade eût, comme à l'ordinaire, annoncé son retour. Il embrassa distraitement sa mère et sa sœur, puis regardant son père en face, il lui dit avec un accent profondément triste :

« Il est dur, mon père, de voir mourir son enfant.

— Pourquoi ce langage, cette attitude désolée ?.. répliqua M. Borel ; Antoinette est parfaitement bien, et je ne vois pas que...

— Antoinette est bien, mon père, mais celui qui l'a sauvée va peut-être payer de sa vie son généreux dévouement. »

Les deux femmes tressaillèrent douloureusement, et le vieux docteur baissa la tête ; puis la relevant tout à coup :

— Comment le sais-tu ? dit-il avec un calme affecté.

— Ce matin, en quittant la maison, répondit Fernand, je rencontrai le domestique de M. Kernolan ; son visage bouleversé m'effraya, et je l'interrogeai. J'appris alors que Pierre, saisi par le froid à son retour du Creux de l'Ours, avait eu une nuit affreuse et que son état donnait les plus sérieuses inquiétudes. Le médecin de T***, celui de C***, avaient été demandés sur-le-champ, mais tous deux, déjà partis pour des courses lointaines, n'étaient pas encore venus.

« En attendant, ajouta avec tristesse le vieux serviteur, le mal fait des progrès, et il n'y a personne pour l'arrêter !... »

— Allez demander à madame Kernolan, lui dis-je, si elle me permettrait de voir son fils.

« Il me jeta un regard plein de reconnaissance, s'élança dans la maison et revint au bout d'un instant.

« Entrez, monsieur, me dit-il. »

— Je suis entré, mon père ; j'ai vu Pierre et je crains que son mal ne défie ma faible science ; je n'ai ni l'expérience, ni l'audace, ni le talent qu'exige un cas aussi grave ; il faudrait qu'un autre plus habile que moi m'accompagnât près de son lit... Il faudrait, en un mot, et à l'heure même, une consultation...

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répliqua froidement M. Borel ; nos confrères des cantons voisins sont là pour cela...

— Je croyais vous avoir dit tout à l'heure, mon père, qu'ils étaient absents lorsqu'on les avait demandés; s'ils viennent aujourd'hui, ce soir, il sera trop tard peut-être...

— Eh bien! qu'y puis-je?...

— O mon père, s'écrie Antoinette en entourant le vieux docteur de ses deux bras, ne parlez pas ainsi! Vous pouvez, vous devez y aller, vous devez pardonner, vous devez, quoi qu'il vous en coûte, essayer de sauver celui qui meurt à cause de moi!...

M. Borel, pâle, chancelant, se dégagea doucement de l'étreinte de son enfant; il la regarda avec une inexprimable tendresse, puis s'avancant vers Fernand :

« Je te suis, lui dit-il. »

Un instant plus tard, ils pénétraient tous deux dans la chambre de Pierre. En les voyant entrer, M. et madame Kernolan, courbés vers le lit du malade, relevèrent leur morne visage; Fernand échangea avec eux un sympathique regard, tandis que le vieux docteur, portant sur son front pâle l'empreinte ineffacée d'une haine à peine vaincue, allait droit au chevet du malade. Il l'examina longuement, minutieusement; il écouta cette respiration haletante, il retint longtemps dans ses mains ce bras généreux qui avait arraché Antoinette à la mort, et qu'à cette heure secouait une fièvre ardente. — Et à mesure qu'il avançait dans cet examen, ses traits perdaient leur glaciaire rigidité, son cœur s'ouvrait aux saintes émotions de la pitié et du remords; un sentiment inconnu, noble et humble à la fois, envahissait cette âme vindicative.

Pierre, anéanti dans une torpeur profonde, ne voyait, n'entendait rien; quand M. Borel eut achevé sa longue auscultation, il le replaça lui-même sur ses oreillers avec d'innombrables précautions, puis se redressant enfin, il dit d'une voix basse et tremblante :

« C'est une *pleuropneumonie*, une inflammation de la plèvre et des poumons... »

Et se tournant tout à coup vers M. Kernolan :

— Pardonnez-moi! s'écria-t-il.

— Nous avons eu des torts l'un et l'autre, répondit tristement le vieux notaire; pardonnez-moi aussi! »

On entendit un sanglot, un cri étouffé, puis ces deux hommes, si longtemps séparés, se réunirent dans une fraternelle étreinte...

Le vœu d'Antoinette était exaucé!

VIII

Pendant de longues semaines, Pierre luttait contre la mort, puis enfin Dieu, se souvenant des larmes de la veuve de Naim, eut pitié de madame Kernolan, et lui rendit son fils.

Le jour de Noël, il put se lever pour la première fois, et dans la soirée, une joie qu'il désirait

depuis longtemps lui fut accordée. — Les deux familles réconciliées se pressaient amicalement autour de son foyer; la bûche traditionnelle flambait joyeusement, et ses vives clartés se projetant tour à tour sur les traits amaigris de Pierre, sur le visage sérieux et charmant d'Antoinette, sur la physionomie cordiale et sereine des vieux parents et de Fernand, formaient une douce auréole à cette vision de bonheur.

Mais l'exquise sensation que nous appelons de ce beau nom est toujours éphémère ici-bas; le bonheur n'est pour nous que l'hôte d'un jour, il s'assied un instant près de nous; il nous touche de loin en loin; nous tressaillons, et il passe, en nous montrant le ciel sa patrie où nous le retrouverons dans sa plénitude et son éternité.

Le soir dont nous parlons, le bonheur s'était donc convié à cette fête de l'amitié; la convalescence de Pierre et l'union de tous les cœurs en étaient une assurance dont le vieux docteur ressentait si profondément la douceur, qu'après avoir promené son regard sur ceux qui l'entouraient, il s'écria :

« J'avais souvent lu que la vraie félicité n'existe que dans la paix avec Dieu et avec nous-mêmes, mais je l'avais peu compris jusqu'ici; maintenant, mon but, mon rêve, ce seront ces joies tranquilles et douces qui nous sont données ce soir!

— Nous pensons comme vous, dirent les deux mères.

— Et vous, Pierre? demanda avec bonté M. Borel à son malade. »

Le jeune homme, légèrement affaissé dans son grand fauteuil, se redressa soudain; un jet de feu s'échappa de sa large prunelle, et pâle, debout, dans tout l'éclat de sa virile beauté, il répondit d'une voix vibrante et contenue :

« Mon rêve, c'est de suivre un jour à l'autel votre fille bien-aimée... Mon but, c'est de faire le bonheur de sa vie! »

Il se tut; ses longs cils s'abaissèrent. M. Borel saisit sa main brûlante et la pressa avec force; puis se tournant vers sa fille :

« A ton tour, parle, Antoinette! lui dit-il. »

Elle le regarda, elle regarda Pierre et tous les autres; un sourire grave et doux errait sur ses lèvres; elle ne ressentait aucun trouble, aucune crainte, à cette heure de l'aveu suprême.

« Mon rêve, dit-elle enfin d'un accent ferme et respectueux, mon rêve, c'est le cloître... Mon but, c'est Dieu seul! »

Pas un cri, pas une parole, pas un soupir ne répondirent à l'enthousiaste enfant. Son vieux père fixait sur elle un oeil hagard; sa mère, en chrétienne robuste, la contemplait avec une joie fière, plus profonde que sa douleur; Pierre, toujours debout près de la cheminée, livide, immobile, étreignait de sa main nerveuse le marbre glacé. Malgré le morne silence qui régnait autour d'elle, Antoinette osa parler encore.

« J'espère, continua-t-elle doucement, que vous ne refuserez pas, mes parents bien-aimés, de rendre à Dieu l'enfant qu'il avait prêtée à votre amour... Et vous, Pierre, mon frère en Jésus-Christ, ne soyez pas jaloux de votre divin rival; oubliez-moi et soyez heureux !... »

— Je ne le puis... murmura sourdement le jeune homme; rêves, but, joies, il ne me reste rien !...

— Ne parlez pas ainsi quand il vous reste Dieu ! répondit Antoinette. Tout homme doit avoir un but ici-bas; tout homme est né pour le bonheur; seulement pour l'un comme pour l'autre, vous vous étiez trompé. Regardez au delà de cette terre, au delà de l'amour humain, et vous découvrirez dans une région plus haute, près d'un Cœur que rien ne lasse et dont les ardeurs ne se consomment jamais, des joies plus pures et plus dignes de vous.

— Ce langage est trop dur, et qui peut l'écouter ?... soupira Pierre.

— Un jour peut-être vous l'entendrez et vous y répondrez, dit encore la douce voix d'Antoinette.

— C'en est assez... interrompit enfin M. Borel, je veux être chrétien, mais je n'ai plus de forces !... Et vous, Pierre, mon noble enfant, vous êtes épuisé aussi... Que Dieu nous console et nous aide !... Adieu, adieu !...

Ils s'éloignèrent. M. et madame Kernolan, respectant la douleur silencieuse de leur fils, l'embrassèrent et le quittèrent aussi; Pierre resta seul.

Semblable à ces pâles cariatides qui gardent les tombeaux, il demeura immobile près de l'âtre; son regard, d'une morne fixité, contemplait sans doute l'anéantissement de ses espérances; sa pensée s'épuisait en élans sauvages vers d'infranchissables obstacles. La révolte, la colère, la douleur, le regret entrecroisaient leurs glaives dans son âme. Il lutta longtemps, puis il voulut fuir, s'étourdir, étouffer sous le bruit de ses pas les plaintes de la nature, et alors, oubliant ses récentes souffrances et sa faiblesse, il marcha pendant près d'une heure d'un pas fiévreux.

Il s'arrêta enfin, trahi par ses forces qui l'abandonnaient, se laissa tomber sur un fauteuil et regarda autour de lui. La bûche de Noël, à demi consumée, ne lui envoyait plus qu'une flamme pâle et triste; la lampe n'avait plus que des clartés mourantes, tout semblait le plaindre autour de lui. En contemplant ces lueurs amies, il distingua sur le guéridon un livre qu'Antoinette avait feuilleté pendant la soirée.

C'était le cinquième volume des *Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert. Il le prit, l'ouvrit au hasard et lut ce qui suit :

« Quel est donc cet amant invisible qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ?... » qui apparaît aux âmes avec un éclat et un

» attrait auquel elles ne peuvent résister ?... qui » fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? » C'est un Dieu ! Voilà le grand secret de ce sublime et douloureux mystère... Un Dieu seul » peut remporter de tels triomphes et mériter de » tels abandons... »

Pierre tressaillit; il baisa ces lignes, ferma le livre et tomba à genoux...

La nuit était bien avancée quand il se releva, élevant vers le ciel son regard divinement éclairé et portant haut son noble front... C'était ainsi qu'avait dû apparaître Paul sur le chemin de Damas, Augustin près des rives d'Ostie et Jérôme au désert !

Il ranima sa lampe presque éteinte, prit une feuille de papier, fit le signe de la croix et écrivit à Antoinette :

« Après de longues heures de souffrances, Dieu, » dans sa pitié, m'a enfin visité... Je n'essaierai » pas de vous raconter ce miracle de son amour; » quand la grâce frappe ses coups ineffables, on » les ressent, on ne les analyse pas... »

« Ce que je sais, c'est que Jésus a tout donné » à celui qui ne lui demandait rien, qu'il est venu » trouver celui qui ne le cherchait point, qu'il a » ouvert à celui qui ne frappait pas... »

« Ce que je sais, c'est que, dans cet instant » béni, j'ai vu l'abîme qui séparait l'amour d'un » Dieu de l'amour d'un homme, et j'ai compris » votre choix... »

« Ce que je sais encore, ô ma sœur, puisqu'il » m'est permis de vous donner ce nom, c'est que, » si Dieu vous appelle, il m'appelle aussi, et que » mon cœur, mon esprit, ma volonté, tout à l'heure » enchaînés et affaiblés, s'élèvent maintenant » vers les cieux dans une libre et radieuse ascen- » sion !... »

« Oui, je crois à ce que vous me disiez, il y a » peu d'instants... Je crois que je suis né pour le » bonheur, puisque Dieu me convie aux noces » éternelles, et désormais ma vie aura un but, le » plus noble de tous, celui que poursuivait aux » Indes le grand François-Xavier, celui du mis- » sionnaire, je veux dire la conquête des âmes, le » martyre peut-être... et le ciel ! »

« Priez, afin que mes forces ne défaillent point » dans ce glorieux sillon, où tant d'autres m'ont » précédé et où mes pas devront suivre, sans » jamais se lasser, leurs traces sanglantes... »

« Priez, afin que Dieu bénisse mon humble » apostolat, et que l'Église ait en moi un époux » fidèle, un défenseur zélé et un enfant soumis... »

« Priez, enfin, pour que nos parents accomplis- » sent généreusement le sacrifice qui leur est » demandé, pour qu'ils y trouvent plus de dou- » ceurs que d'amertumes, plus d'allégresse que » de larmes, et que la réunion de tous nos cœurs, » commencée par vos soins ici-bas, s'achève et » se perpétue dans le séjour des joies impéris- » sables, de l'immortelle paix ! »

» C'est là que vous donne à tous le dernier rendez-vous

» Votre frère en Notre-Seigneur,

» PIERRE KERNOLAN.

» Nuit de Noël, 187... »

... Telle l'hirondelle, en des jours d'orage, soulève avec peine ses ailes appesanties, pour s'élever ensuite plus légère et plus libre vers l'air pur et le ciel bleu, ainsi l'âme de Pierre, quelque temps haletante, sous l'atmosphère troublée des passions humaines, planait enfin dans les sphères élevées où Jésus l'attendait. — Sa vocation et celle d'Antoinette n'étaient pas dues à un stérile élan d'exaltation, de dévotion enthousiaste; elles étaient l'acte généreux de deux grands cœurs.

Ils se sont quittés en se montrant le ciel, en murmurant une action de grâces...

Antoinette porte maintenant la bure du Carmel, et Pierre, la robe du missionnaire. — Fernand vient d'épouser une femme aimable et pieuse, dont la tendresse l'a aidé à franchir les derniers obstacles qui le séparaient de Dieu; il soigne avec une affection dévouée les vieux parents qu'en partant, Pierre et Antoinette ont légués à sa sollicitude; tous attendent dans la paix, dans la joie, dans la résignation et dans l'amour, l'heure de ce saint rendez-vous qui leur fut donné par celui que l'on nomme maintenant le Révérend Père Xavier de la Croix.

CLAIRE CHANCEL.

REVUE MUSICALE

MORT DE FÉLICIEN DAVID

Une des plus belles étoiles de notre ciel artistique vient de s'éclipser; Félicien David est mort!

Enthousiasmé de cet Orient poétique et profond qu'il avait parcouru, le musicien célèbre apporta dans ses créations le charme mystérieux qui nous a longtemps captivés. Son nom, sur une affiche de concert ou de théâtre, remuait Paris tout entier. Nous nous souvenons d'avoir entendu pour la première fois *le Désert* et *les Hirondelles*, dans le Jardin des Fleurs, lieu charmant où les arbres des pays lointains, les innombrables plantes, les oiseaux libres, les ruisseaux transparents versaient, dans l'air, des parfums pénétrants et des harmonies célestes. C'était bien là le théâtre qui convenait au grand artiste, aussi sa musique y produisait-elle un immense effet. Nous avons entendu vingt fois toutes ses compositions, nous les avons apprises, nous les connaissons depuis la première jusqu'à la dernière note, et jamais nous n'avons éprouvé, malgré notre enthousiasme, de sentiments plus délicats, d'émotion plus profonde que sous ces voûtes fleuries qui répétaient en échos les belles inspirations du musicien oriental. Hélas! les fleurs sont tombées et l'artiste est mort! Il faut la volonté de Dieu pour qu'un passereau tombe, a dit Hamlet. La volonté de Dieu a moissonné l'homme et la fleur.

La vie de Félicien David nous est peu connue: il se répandait peu dans le mouvement artistique. Mais un homme d'un vrai talent, M. Wilder, qu'on dirait être, à la fois, poète et critique, tant il y a de grâce dans ses récits, va nous donner sur l'auteur de *Christophe Colomb* des détails très-intéressants:

Félicien David est né à Cadenet, village du

département de Vaucluse, le 13 avril 1810, d'un ménage fort modeste dont il fut le cinquième et dernier rejeton.

Ainsi que chez la plupart des compositeurs, son goût pour la musique se manifesta dès la première enfance; la fraîcheur et la justesse de sa voix le firent admettre de bonne heure dans la maîtrise de Saint-Sauveur d'Aix.

Comme Haydn, son maître et son modèle, Félicien David débuta dans la carrière qu'il devait illustrer, par les fonctions d'enfant de chœur, et l'un des vétérans de la presse parisienne, M. Louis Jourdan, retrouvait hier encore, dans ses souvenirs, l'impression profonde que cet enfant faisait dès lors sur le public pieux de l'église, et les espérances ambitieuses que l'on échafaudait déjà sur cette jeune tête.

Après sept ans de séjour dans cette paisible retraite, Félicien David fut placé, aux frais du Chapitre de Saint-Sauveur, au collège des Jésuites d'Aix, pour y compléter son éducation littéraire.

Mais le cœur du jeune humaniste n'était point avec Horace et Virgile, il planait avec Haydn et Mozart dans les régions harmonieuses où sa jeune imagination essayait déjà son aile. Tout le temps qu'il pouvait dérober à la classe, il le consacrait à son art adoré, l'objet et le but de tous ses désirs, de toutes ses espérances.

Cet antagonisme entre une éducation qui poussait le jeune homme vers les études classiques, et une vocation qui l'entraînait irrésistiblement vers la musique, reçut une solution inattendue.

Une loi qui frappait les Jésuites d'ostracisme vint tout à coup, en 1828, fermer l'établissement où Félicien David avait reçu l'hospitalité de la

science. Jeté dans la vie à l'âge de dix-huit ans, il alla chercher tour à tour dans un orchestre de vaudeville et dans une étude d'avoué de maigres ressources, dont sa sobriété savait se contenter.

Mais, attiré par le rayonnement de Paris, poussé surtout par le désir de savoir et de compléter son éducation à peine ébauchée, il partit pour la capitale au printemps de l'année 1830 et vint frapper résolument aux portes de notre Conservatoire, où il reçut des leçons de Reber pour l'harmonie, de Fétis pour la composition, et de Benoist pour l'orgue. Il n'y resta guère longtemps, car, aux vacances de l'année suivante, il prenait déjà sa volée; mais ses progrès avaient été rapides et la courte station qu'il avait faite dans notre grande école de musique avait donné à ses études une méthode et une direction dont on ne saurait contester la bienfaisante influence.

De la rue Bergère à la rue Monsigny, notre écolier ne fit qu'un pas. C'est là que l'attendaient les adeptes de Saint-Simon, dont les doctrines devaient faire sur ce jeune esprit une impression si profonde et si persistante.

Retiré sur les hauteurs de Ménilmontant, avec le petit groupe dissident du Père Enfantin, Félicien David devint en quelque sorte le maître de chapelle de la religion nouvelle, dont ses camarades s'étaient improvisés les apôtres, en attendant l'heure où ils allaient devenir les prêtres du veau d'or et les rois de la finance.

C'est là qu'il écrivit un grand nombre de chants et de cantiques, qu'avec l'aide de M. Tajan-Rogé, il apprenait aux membres de la communauté.

Félicien David composa en ce temps un chant pour voix d'hommes qu'il baptisa du nom de : la *Danse des Astres*. Quinze ans plus tard, il retrouva le manuscrit dans un monceau de papiers et le plaça, sous le titre de *Chant du Soir*, dans son ode-symphonie, le *Désert*, exécutée pour la première fois dans la salle du Conservatoire, le 8 décembre 1844.

Ce fut, on le sait, cette belle et pénétrante composition qui commença la réputation de Félicien David. Du jour au lendemain, cet inconnu se trouvait être un compositeur célèbre. Tout imprégné de la musique arabe, qu'il avait recueillie pendant ses longs voyages à travers l'Égypte et l'Algérie, les yeux pleins de ces vastes horizons et de ces solitudes immenses, l'auteur du *Désert* nous apportait une mélodie nouvelle, un art inconnu.

Mais le *Désert* n'était pas le coup d'essai de Félicien David.

Sans parler de ces tentatives juvéniles, de ces œuvres imparfaites et indécises, par lesquelles le compositeur prélude d'ordinaire aux travaux sur lesquels il fonde sa gloire future, le maître avait depuis longtemps en portefeuille une masse considérable de musique de chambre et de concert : plusieurs mélodies vocales, qui devaient faire fortune plus tard, des morceaux pour violoncelle

et piano, vingt-quatre quintetti pour instruments à cordes, deux *nonetti* pour instruments de cuivre et trois symphonies (en *fa*, en *mi* et en *mi bémol*).

Au *Désert*, succéda un oratorio : *Moïse au Sinaï*, chanté à l'Opéra le 28 mars 1846; puis vint *Christophe Colomb* (exécuté en 1847), une œuvre maîtresse, digne pendant du *Désert*, qui fit pourtant moins d'impression, sans doute, parce qu'il n'avait plus le charme de l'imprévu.

Après *Christophe Colomb*, il faut citer l'*Eden*, une sorte d'oratorio décoré du nom de *Mystère*, entendu pour la première fois à l'Opéra le 25 août 1848.

Ce fut trois années plus tard seulement que Félicien David prit la résolution d'aborder le théâtre avec la *Perle du Brésil*, une œuvre de grande et forte inspiration, représentée au Théâtre-Lyrique le 22 novembre 1851, et jouée avec un beau succès, malgré les événements politiques de décembre 1851, qui lui portèrent un coup funeste.

Interprétée plus tard par madame Carvalho, cette belle partition obtint plus de cent représentations successives. Transformée aujourd'hui en grand opéra et remaniée par ses auteurs, la *Perle du Brésil* revient au théâtre qui l'a vue naître, et dans le courant de la saison qui va s'ouvrir, elle sera remontée par les soins de M. Vinentini, avec tout le respect auquel l'œuvre et son auteur ont droit.

Un autre grand ouvrage auquel nous voudrions voir reprendre sa place, c'est *Herculanum*, représenté à l'Opéra le 4 mars 1859, et qui valut à son auteur le prix décennal de l'Académie.

Nous en disons autant pour *Lalla-Roukh*, donné à l'Opéra-Comique le 12 mai 1862, et que M. Carvalho aura certainement l'honneur de restituer au répertoire. Nous ne parlerons que pour mémoire du *Saphir*, représenté au même théâtre le 8 mars 1865, et de la *Captive*, retirée spontanément par son auteur après une répétition générale au Théâtre-Lyrique.

On le voit, la carrière théâtrale de Félicien David n'a guère été longue; il faut ajouter qu'elle n'a pas été constamment heureuse, non par la faute du musicien, qui sut toujours garder l'originalité et le charme de ses premières inspirations, mais par celle du public, moins sensible à sa forte et pénétrante poésie, qu'il serait désirable pour l'honneur de notre goût et de notre éducation musicale.

Aussi Félicien David avait-il, dans les dernières années de sa vie, renoncé aux luttes du théâtre; il était retourné à ses travaux, la composition de musique de chambre. Les dernières confidences qu'il nous a faites nous autorisent à croire qu'on retrouvera parmi ses manuscrits ses suprêmes inspirations, sous forme de quatuors pittoresques et de morceaux de piano caractéristiques.

MARIE LASSAVER.

A QUELQUES FEMMES DE FRANCE

« Plus haut ! plus haut toujours ! » criait, gagnant le faite,
 L'orgueil des temps nouveaux, oublieux de Babel...
 « Plus loin ! plus loin ! » chantait, enivré de la fête,
 Le plaisir aux cent voix dans son élan charnel.
 Et l'esprit en délire et la matière ardente,
 Monstrueuse union que Satan consacrait,
 Entraînaient follement la France sur la pente...
 L'abîme l'attirait !...

Et la France y tomba !... colosse aux pieds d'argile
 Que le sable mouvant ne pouvait soutenir !
 Vierge folle au front nu, dont la lampe fragile
 N'avait plus d'huile sainte, hélas ! à contenir...
 Par le bruit de sa chute, assourdie elle-même,
 Elle git pantelante... et pleure... mais tout bas...
 Et soutiendrait peut-être, ô mensonge suprême !
 Qu'elle ne souffre pas...

C'est bien l'heure, pourtant, de sonder sa blessure !
 C'est l'heure, pour qui l'aime et la respecte encor,
 D'appuyer sur son cœur une main calme et sûre,
 Pour sentir s'il palpite ou savoir s'il est mort.
 Ne mettons point de fard à ses lèvres blémies ;
 Ne mettons point de masque à son visage en pleurs,
 Et ne cachons pas même aux hordes ennemies
 Ses mortelles douleurs...

Ce n'est pas l'étranger qui l'a déshéritée
 Des grandeurs d'autrefois dont elle prend le deuil...
 Comme la folle nef qui vogue dématée,
 Elle craquait avant de rencontrer l'écueil.
 Elle-même, en sa coupe, avait mis la ciguë ;
 Elle-même, en sa veine, éteint l'ardeur du sang ;
 Et, de ses propres mains, forgé la flèche aiguë
 Qui lui perça le flanc !...

Philosophe, tribun, penseur et politique
 Analysant le mal en cherchant les auteurs ;
 Et, pris tardivement d'ardeur patriotique,
 Ils dressent, en courroux, la liste des fauteurs...
 O femmes de nos jours, sur ces lugubres tables,
 Ne pourriez-vous tracer vous-mêmes plus d'un nom ?
 Et par ces justiciers, croyez-vous les coupables
 Désignés tous ?... oh ! non !...

Qui donc, le direz-vous, a pu laisser la bise
 Eteindre ce flambeau qu'on appelait la Foi ?
 A quel zèle sa garde était-elle commise ?
 Et s'il n'éclaire plus nos longues nuits... pourquoi ?
 Quand la tentation l'environne et le presse,
 Pourquoi l'homme qui sombre en un honteux milieu,
 Ne sait-il maintenant, perdu dans sa détresse,
 Où retrouver son Dieu ?...

Qui donc a pu laisser le foyer pierre à pierre
 Crouler comme un autel au socle vermoulu ?
 Et s'il est en ruine et s'il est en poussière,
 S'il est abandonné, qui donc l'a bien voulu ?
 Pourtant Dieu même avait établi ses assises,
 Ordonné sa prêtresse et béni sa chaleur
 Pour qu'il restât l'Eden des tendresses permises
 Et le centre d'honneur...

Quand ainsi la famille eut oublié ses joies,
 Quand furent dispersés les membres des faisceaux,
 Les transfuges, sans but et sans guide en leurs voies,
 Glissèrent dans la nuit, au fond des grandes eaux.
 Et la société subit l'affreux mélange
 Des lâches, des impurs, des fous, des impuissants
 S'y pressant pêle-mêle et souillant de leur fange,
 Les justes gémissants!...

Femmes, vous avez part à cette immense honte,
 Vous qui deviez veiller aux destins des berceaux!
 Femmes, vous le rendrez, ce redoutable compte
 Des pasteurs négligents qui perdent leurs troupeaux!...
 Dieu vous donnant des fils, des époux et des frères,
 La tâche et le bonheur! le droit et le devoir!
 Ouvrait à vos regards un livre aux lois austères
 Qu'ils n'ont pas voulu voir...

Les frères n'ont trouvé que des échos frivoles
 Quand ils cherchaient une âme au chant consolateur!
 Les époux n'ont saisi que de froides idoles
 Quand ils ouvraient les bras pour y presser un cœur!
 Et les fils!... oh! les fils!... pour en faire des hommes
 Vous les aviez reçus... que sont-ils aujourd'hui?...
 Et le pays, en eux, dans la crise où nous sommes,
 A-t-il un ferme appui?...

Ah! c'était trop déjà que d'assister au drame!
 Mais sentir qu'on y mit plus d'un sombre élément,
 Qu'on a fourni des fils pour en tisser la trame...
 C'est subir des enfers l'indicible tourment!...
 Pourtant, ne pleurez pas... sous l'océan des larmes,
 Nul de ces torts géants ne peut être effacé;
 Il faut combattre avec de plus puissantes armes
 Le spectre du passé :

Revenez, revenez aux traditions saintes
 Dont vos mères aimaient les austères grandeurs,
 Au chemin du devoir, marchez dans les empreintes
 Qu'y laissèrent leurs pieds gravissant les hauteurs.
 Abdiquez fièrement vos royautés du monde
 Pour le sceptre meilleur du foyer reconquis;
 N'est-ce pas le domaine où durable se fonde
 L'avenir d'un pays?...

Alors la France aura des hommes et des braves
 Autant qu'aux anciens jours elle en sut enfanter :
 Et, d'un sommeil de mort rejetant les entraves,
 Digne du premier rang, elle y voudra monter;
 Et son étoile encor versera ses lumières
 Dans un ciel où le deuil, un instant la voila...
 Car les Français naîtront de véritables mères
 Et le salut est là!

MÉLANIE BOUROTTE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE POUR FAIRE D'EXCELLENT BOUILLON

375 grammes de viande de bœuf, une très-petite tranche de lard, un abattis de volaille, deux carottes, deux poireaux, une branche de céleri. Mettez dans trois litres d'eau froide, laissez bouillir à petits bouillons durant six heures.

**

VOLAILLE AUX TRUFFES

Placez sur la volaille une grande bande de lard; au fond de la braisière, une couenne de lard; placez la volaille dessus, avec du jus ou du bon bouillon, un verre de vin blanc sec, épices. Deux heures et demie de cuisson à petit feu, en mettant un peu de braise sur le couvercle de la braisière. On renouvelle cette braise une fois avant de servir.

Ajoutez à la volaille trois ou quatre truffes coupées en tranches; si la sauce est courte, ajoutez un peu de vin blanc et de jus, faites de nouveau bouillir, liez avec un peu de fécule.

* *

SIROP DE CAFÉ

Prenez 250 grammes du meilleur café moulu; mettez-le dans une casserole contenant un litre et demi d'eau et faites bouillir jusqu'à réduction des deux tiers soit à un demi-litre. Laissez refroidir la liqueur ainsi obtenue, après l'avoir clarifiée en jetant dedans un morceau de charbon incandescent, versez-la, à travers une passoire fine, dans une autre casserole et faites-la bouillir de nouveau. Ajoutez, pendant que votre café bout, du sucre en quantité suffisante pour lui donner la consistance du sirop; retirez-le du feu, ce résultat obtenu; laissez refroidir parfaitement, mettez en bouteilles, bouchez et scellez. Ce sirop est surtout d'une grande ressource en voyage. Pour avoir une excellente tasse de café, il suffit de mettre dans une tasse deux cuillères à café de ce sirop et de remplir la tasse d'eau bouillante. On peut également y ajouter crème ou lait suivant goût — et suivant qu'on peut ou non s'en procurer.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence,

Il vient de s'égrenier lentement, le mois noir, avec ses nuages lourds, son ciel terne et ses mélancoliques impressions! il a vu les dernières feuilles se détacher des arbres et les dernières corolles s'envoler au vent du nord... Les poètes, rêvant à la lisière des bois, ont recueilli le chant du cygne de la nature pour nous le répéter en strophes mélodieuses et...

Mais cette comparaison pêche par la base, et je dois avouer qu'à son faite elle n'a pas le sens commun :

D'abord ce chant suprême du cygne, ce chant funèbre par lequel il bercerait lui-même son agonie, est une fable : le cygne ne chante jamais et ne se transforme pas en rossignol au souffle de la mort; et puis la nature ne meurt point : elle se repose, elle sommeille, mais la vie circule incessamment dans ses veines refroidies, son cœur bat sous le linceul de neige, et sa beauté subsiste malgré la bise qui lui arrache ses parures et la dévoile dans son austère nudité.

Elle chantait, au printemps, le joyeux « renou-

veau », les lilas et les roses; elle entonnait plus tard l'hymne éclatant du soleil; puis bien des notes manquèrent à l'harmonie générale, le concert eut moins d'éclat et les chœurs retentirent moins sonores; mais de suaves harmonies flottaient encore dans l'air parmi les brumes dorées et les mûres splendeurs de l'automne... Demain les ramures noires frissonneront dépouillées; les cascates se glaceront, muettes, le long des pentes abruptes et le soleil boudeur éteindra ses rayons... mais la nature peut chanter encore sans soleil et sans fleurs; elle exhale ses larges hymnes modulés par les vents dans les créneaux des vieilles tours, dans les orgues géantes formées par l'entassement des rocs, dans la profondeur des forêts où la bête fauve les écoute. Sa grande voix s'attriste, mais ne se tait jamais... heureusement pour ceux qui l'aiment!

Je suis de ceux-là, en dépit de mes apparences mondaines, et quoi qu'en dise mon oncle Emmanuel. C'est un admirateur jaloux de tout ce que la main de l'homme n'a point touché : pour lui, les montagnes ne sont jamais trop escarpées,

les rochers trop inaccessibles, les abîmes trop béants et les solitudes trop profondes; absorbé dans ce culte, il ne comprend pas qu'on sache admirer à la fois un pin sylvestre et un cachemire des Indes ! il s'étonne qu'on puisse jouir également d'une heure de solitude dans une lande déserte et d'une nuit de bal en plein Paris; il s'indigne que l'on parle chiffons sur les plages de l'Océan, et théâtres sur les glaciers des Alpes. Le cher oncle est tout à fait exclusif, ma bonne amie; c'est, dit-on, le propre des grandes passions que de s'absorber ainsi dans leur objet... Ton mari t'aimerait-il de cette façon-là ?...

L'oncle Emmanuel, qui habite la rue de Rivoli six mois de l'année, passe tous les étés à s'enfoncer dans les solitudes lointaines, à découvrir des sommets vierges de pas humains, à se plonger dans les profondeurs d'horizons inconnus; mais il ne sait rien des environs de Paris :

« C'est si facile à voir ! on aura toujours du temps pour cela ! »

Moi, je procède en sens inverse et je trace mon cercle à la façon des Indiens chercheurs, c'est-à-dire en l'agrandissant toujours : j'ai commencé mes voyages par le bois de Boulogne et le bois de Vincennes, pour rayonner ensuite jusqu'à Saint-Germain, Versailles, Meaux, etc., et toujours élargissant mon théâtre d'explorations, j'en suis à Fontainebleau !

Voilà un nom qui éveille des souvenirs et remue des enthousiasmes, n'est-il pas vrai ? Que de choses à visiter, à admirer là ! La nature y déploie ses magnificences; le monde y prodigue l'attrait de ses raffinements aristocratiques; les poètes, les savants, les artistes y moissonnent à chaque pas des épis pour leur gerbe.

Mon oncle y a récolté d'abord d'intéressants souvenirs dans les étincelantes galeries du château; faisant résonner le pavé des vastes cours sous le talon de sa botte, fouillant du regard l'immensité fleurie du parc aux blanches statues, il laissait prendre à sa physionomie une expression charmée que je ne lui connaissais guère; je triomphais de l'avoir amené là, car les carpes du grand bassin, elles-mêmes, les carpes légendaires auraient pu témoigner de son admiration... si elles n'étaient pas muettes !

Je comptais sur ce prélude d'extrême civilisation contrastant avec les « sauvageries » de la forêt que nous devions visiter ensuite, pour exciter chez mon parent un enthousiasme à faire pâlir toutes les impressions ressenties ailleurs; mais, à mon grand étonnement, la physionomie tout à l'heure illuminée de mon oncle s'éteignait à mesure que nous avançons sous bois.

Au pied de la Croix du Calvaire, des pâtisseries en plein vent offraient une marchandise avariée aux promeneurs, avec une insistance impatiente; dans la vallée de la Solle, on achevait seulement d'enlever les traces des dernières courses; les gorges d'Apremont étaient émaillées d'artistes

plus ou moins occupés d'art; la fumée de leurs pipes y flottait sur les roches, et quelques bouillons de vin de Champagne se perdaient dans les ramures avec de brusques détonations; parmi les nobles troncs du Bas-Bréau, des jeunes femmes « ficelées dans leurs traînes », coquetaient à l'envi avec des mouvements serpentins et des franges de cheveux, retombant sur leurs sourcils; la Roche qui pleure nous fut montrée par un industriel soupçonné de l'attendre à volonté; celle des Deux Sœurs avait pour gardien un invalide dont le boniment nous coûta vingt sous; le cèdre du Liban s'abritait dans une cage; une large plaque de tôle couvrait le cœur du Pharaon, et le « Sauvage » calculait ses bénéfices de la journée en escaladant sa hutte aérienne.

« O profanation des profanations ! grondait l'oncle Emmanuel entre ses dents; partout ici la civilisation et le trafic avec leurs abus, leurs ridicules et leurs mensonges !... La nature avait beaucoup fait pour cette région pittoresque, et l'homme s'ingéniait à la défigurer ! partout il l'encombre et la dépoëtise; nulle part ici l'on ne trouve un peu de silence et de solitude ! »

Jamais exclamation ne fut mieux en situation que celle-là, chère Florence ! Nous débouchions alors, à la Croix de Souvray; la turbulente meute du vicomte***, difficilement contenue par les piqueurs, s'agitait en un bruyant mélange de longues oreilles et de queues mouvantes, au moment d'entrer en chasse; de magnifiques chevaux, tenus en main par des valets, piaffaient d'impatience en attendant leurs cavaliers; ceux-ci, la taille cambrée dans leur jaquette rouge, la jambe tendue dans la botte molle où se perdait la culotte blanche, s'oubliaient en de bruyantes causeries avec des amazones aux yeux brillants; des paniers microscopiques, des calèches armoriées, des voitures de toutes formes et de toutes nuances stationnaient pêle-mêle, semblables à de gigantesques corbeilles contenant des femmes au lieu de fleurs. C'était un bruit, un mouvement, une variété de formes, un éclat de couleurs à éblouir les yeux et à fatiguer les oreilles !

L'oncle Emmanuel n'aime ni la chasse ni les chasseurs; aussi fut-il peu charmé de se trouver à pareille fête; à ma prière, cependant, il voulut bien suivre de loin le tourbillon que précédaient les fanfares; mais la chasse s'éloignait comme une trombe et s'éparilla bientôt; parfois elle paraissait broyer les branches et faire trembler le sol au nord; parfois c'était au midi que retentissaient les hurlements de la meute.

« Le cerf vient de passer à droite ! » criait un cavalier.

« Mais non : c'est à gauche que je l'ai entrevu ! » protestait une amazone.

C'était une débâcle à ne pas s'y reconnaître.

« Et cela les amuse ! » répétait mon oncle en haussant les épaules.

Quant au vicomte ***, il se multipliait d'une étrange sorte : impassible, en apparence, comme la fatalité, mais ardent à la poursuite, ferme en selle et muet comme un sphinx, il semblait être partout à la fois ; nous apercevions sa jaquette pourpre et sa barbe sombre au bout de chaque allée, à l'angle de chaque carrefour, et l'on eût dit que ses brillants amis renonçaient à lutter de silence et de vitesse avec lui, car il nous apparaissait toujours seul, si ce n'est quand un domestique, à la riche livrée, lui amenait un cheval frais ; en une heure, il en fatigua trois.

La chasse, désorientée, tournait mal cependant, et j'en jouissais d'autant mieux, car j'ai horreur du sang versé ; l'hallali ne devait pas éveiller, ce jour-là, les échos de Franchard, et le cerf poursuivi, un fin matois, ma chère amie, ne se prêta nullement au jeu cruel de ses ennemis : les narines au vent et l'œil moqueur, tandis que les chasseurs s'enfonçaient dans la forêt, il en sortait tranquillement pour prendre l'air de la ville, et les bonnes d'enfants groupées au pied de l'obélisque le virent traverser, au petit trot, la chaussée et jeter un regard dédaigneux sur le prolongement du boulevard.

Toutefois, beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes avaient eu, à cette chasse, occasion d'exhiber leur luxe, leur haute mine, leur tournure élégante, et de faire des envieux... pour la plupart, c'était assez de plaisir.

« Pauvre forêt ! que je la plains ! soupirait mon oncle en prenant le train qui devait nous ramener à Paris ; c'est bien la peine d'être sortie pleine de séve et de grandeur des mains de Dieu et des forestiers ; de plonger sa verte chevelure dans l'éther, bleu et ses racines dans les roches mystérieuses, pour ne jamais s'appartenir à soi-même, pour être la proie des curieux, des désœuvrés, de ceux qui parlent de la nature en connaisseurs, sans savoir cependant distinguer un chêne d'un sycamore, de tous ceux enfin qui ne consultent pour leurs impressions et pour leurs mouvements que les caprices de la mode et... »

— Monsieur désire jeter un coup d'œil sur mon journal de mode ? interrompit une vieille dame, ornée d'un cornet acoustique ; bien volontiers, le voici. »

Je reconnus le *Journal des Demoiselles*.

Mon oncle sourit de la méprise ; mais la vieille dame continua :

« Je viens de le lire tout entier, monsieur, c'est un ancien ami, voyez-vous ; depuis sa fondation, il y a de cela quarante-quatre ans, je n'en ai point passé un seul numéro ; cela me forme une petite collection qui ne manque pas de valeur, ces quarante-quatre volumes-là ! j'y puise une foule de renseignements ; j'y retrouve de bons conseils dont ma vieillesse peut tirer profit encore, aussi bien que mes jeunes ans l'ont fait ; j'y rencontre aussi de nombreux souvenirs qui... »

— Oh ! les souvenirs !... souligna une blonde fade en levant les yeux avec mélancolie jusqu'à la lampe du wagon.

— Oui, oui, mesdames et monsieur, cette publication-là m'a rendu plus d'un service depuis le temps où j'étais jeune ; et je dois reconnaître qu'elle n'a point baissé, bien au contraire ! car, tous les ans...

— Ah ! c'est cela ! le progrès !... interrompit aigrement une dame maigre dont le teint bilieux révélait une maladie de foie ; le progrès, même dans un journal de chiffons ! le progrès en tout et partout !... on n'entend plus que cette rangine-là !... A force de progresser, nous arriverons cependant à la limite des choses, j'imagine ! et alors, il nous faudra bien reculer. Dès lors, à quoi bon tout compliquer, sous prétexte d'amélioration ? Ainsi votre *Journal des Demoiselles* ne pouvait-il s'en tenir à son édition primitive ? était-il nécessaire de quadrupler l'invention et d'avoir des éditions de toutes les couleurs ? C'est très-désobligeant d'ailleurs pour les abonnées forcées de compter un peu ; les abonnements bleus humilient les abonnements chamois ; les verts éclaboussent les deux premiers, et les oranges ne servent qu'à faire enrager tous les autres.

— Je leur reconnais cependant une autre utilité, madame, protesta une voyageuse qui n'avait encore rien dit : j'ai six filles et trois garçons ; grâce à cette édition-là je peux venir à bout de leur entretien, car elle me fournit assez de descriptions de toilettes, de gravures et de patrons pour me dispenser de consulter une couturière. Elle nous a donné, cette année, plus de quatre-vingts costumes de femmes, de fillettes et d'enfants, des patrons imprimés fort nombreux et des patrons découpés qui nous ont bien servi ; grâce à ces ressources-là, confectionnant nous-mêmes nos vêtements, nous réalisons une économie notable, je vous le certifie !

— Eh ! reprit la dame jaune, il n'est pas nécessaire de faire ses embarras avec une publication à trente-deux francs pour trouver assez de ressources en ce genre ! il n'est même pas indispensable de poser pour l'élégance avec l'édition verte ou l'édition bleue ; l'édition chamois contient plus de gravures, de descriptions et de patrons qu'il n'en faut pour défrayer toutes les machines à coudre de l'univers. Cela devient abusif, en vérité ! l'administration de ce journal n'a pas le sens commun ; elle a certainement entrepris une tâche au-dessus de ses forces et vous verrez qu'un jour...

— Au-dessus de ses forces, quand nous sommes plus de cinquante mille pour la soutenir ! vous n'y pensez pas, madame ! protesta la blonde avec une énergie qui dut beaucoup la fatiguer.

— Eh ! mon Dieu ! vous serez peut-être cent mille demain, si le progrès gagne les abonnées comme il a gagné le journal ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit toujours dangereux

de créer tant d'exigences au public; supposons une crise commerciale ou autre, et vous verrez si la direction pourra augmenter ses prix ou diminuer ses productions! Déshabituez donc les abonnées de ces nombreuses planches de tapisserie coloriées en relief, de ces surprises artistiques dont les chambres de jeunes filles s'embellissent, de ces indications de travaux de toute nature, accompagnées de leurs dessins explicatifs; essayez de leur retrancher l'opérette, de supprimer les rébus et les charades, d'écourter les énigmes, et vous entendrez de belles réclamations; aussi ne s'aviserait-on jamais de le faire!... Et encore je ne parle que du superflu, de la bagatelle; si vous touchiez au côté plus sérieux, au fond de la publication, ce serait bien autre chose!

— Oui, mesdames, jusqu'à l'eau de rose! affirma la dame sourde; il y a, dans ce journal, toutes les recettes de parfumerie, d'office et de cuisine que l'on peut désirer; et j'ai de bonnes raisons de vous certifier que ce ne sont point recettes en l'air!

Mon oncle, que j'avais régélé la veille du mouton en chevreuil mentionné au dernier numéro, affirma qu'une jeune fille, bien douée au point de vue culinaire, pouvait, grâce à ce journal, tourner au cordon bleu.

« Et même au bas-bleu! riposta son aigre voisine, car cette revue vise à la littérature et à la science un peu plus qu'il ne conviendrait de le faire: Avec leur article *Instruction*, mademoiselle Aphélie Urbain, MM. Rondelet, Rozan, Pizzetta et quelques autres font certainement preuve de talent et de savoir; mais nos filles ont-elles besoin de s'armer en guerre à la suite du *Sire de Joinville*? de savoir que la pluie et le beau temps proviennent d'autre chose que de leur bonne ou de leur mauvaise humeur? de s'exclamer sur les infortunes, la science et le talent de *Christine de Pisan*, etc.? Je vous demande un peu ce que cela peut leur faire.

— Du moins, madame, objecta la mère aux six filles, on ne peut pas reprocher à la rédaction du journal de s'occuper exclusivement de l'intelligence: elle songe au cœur, elle pense à l'âme et, pour les choses d'éducation, les mères de famille....

— Les mères de famille dignes de ce titre n'ont pas besoin qu'on leur fasse la leçon, madame! et je trouve très-impertinent qu'un monsieur ou

une dame quelconque, du moment où ils savent griffonner quatre lignes, se posent en collaborateurs de la tâche maternelle!

— La Tache originelle, de madame de Chandeneux? demanda la voyageuse au cornet; le numéro d'octobre recommande cet ouvrage; c'est vraiment fort précieux d'avoir, chaque mois, un article bibliographique bien fait qui permette de ne pas se fourvoyer dans ses lectures.

— Eh! madame, pour des abonnées fanatiques du *Journal des Demoiselles*, comme vous semblez l'être toutes ici, vous êtes bien exigeantes s'il vous faut autre chose que ses petits romans. Si je ne me trompe, vous en avez reçu au moins neuf cette année, rien que dans l'édition la plus modeste: la plume de mesdames Bourdon, Bourrotte, de La Rochère et de Stolz, n'est point paresseuse, il me semble. Cela ne vous suffit pas?

— Melun! Melun! » cria le chef de train à notre portière.

La dame acariâtre nous quittait là: personne ne s'en plaignit. A Combs-la-Ville, nous perdîmes la mère de famille, que ses six filles attendaient à la gare, en compagnie de leurs trois frères; à Charenton, la blonde fade nous fit ses adieux; mais jusqu'à la gare de Lyon je dus crier dans le cornet acoustique, dont les émanations cuivrées me prenaient à la gorge; avec sa propriétaire nous poursuivions le même sujet de conversation, et la bonne dame en était aux confidences depuis cinq minutes, quand il nous fallut mettre pied à terre. Elle m'avouait que Jeanne et Florence, échangeant de vraies lettres pour tout de bon, éveillent particulièrement sa curiosité... Quel quartier de Paris la première favorisait-elle de sa présence? Dans quelle région provinciale la seconde cache-t-elle son nom et ses mérites?... Sans se douter que l'une était sous ses yeux, elle me faisait de moi-même un portrait supposé, si différent de l'original que mon oncle faillit éclater de rire. Elle regrette infiniment de ne pas connaître ton adresse, ma Florence, et j'ai failli la lui donner étourdiment. Elle t'aurait écrit pour te demander une lettre sur... devine! C'est notre devoir, à nous, de deviner et de prévenir les vœux des abonnées. Celle-ci se trompe en te supposant mélancolique, longue et brune; mais elle ne s'écarterait pas de la vérité en affirmant que ta bonne amitié t'est rendue au centuple par ta fidélité.

JEANNE.





IMP. DUPUT, PARIS.

Décembre 1876

Journal des Demoiselles

Nº 4079

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Coiffes et Coiffes des Magasins du Petit St-Thomas rue du Parc, 37. - Fourneurs de la
Compagnie des Indes Rue de Grenelle St-Germain, 42. - Rubans et Passementeries de la
Ville de Lyon Rue de la Chaussée d'Antin, 6. - Machines à Coudre Wheeler & Wilson St. D. H. H. H. H. H.

Ayuntamiento de Madrid

MODES

Les manteaux d'hiver se font très-longs, ouatés, ou doublés de fourrure et de flanelle, à moins qu'ils ne soient en drap très-épais, moutonné ou pelucheux à l'envers. Ils sont étroits et boutonnés du haut en bas. Il y en a de tout unis, d'autres garnis de fourrure; rien n'est plus agréable pour les jours froids.

Les vêtements habillés sont moins longs. Ils sont plus ajustés, mais cependant non collants et presque toujours en étoffe semblable au costume.

Le manteau ou confection de velours noir, allant sur toutes les toilettes, n'est plus du tout de mode. Il est remplacé par des modèles en sicilienne ou en cordé de soie noire.

Les ornements varient. Il y a de belles passementeries agrémentées de jais ou d'acier; effilés ouvragés et très-touffus; bords de fourrure quelquefois surmontés de broderies au passé ou de beaux galons.

J'ai remarqué un joli vêtement en gros grain noir, ayant trois rangées de petit bord de fourrure, surmontées chacune par une petite passementerie à feuillages découpés, d'un très-heureux effet. Manchon de soie avec fourrure et passementerie de chaque côté. Cordelière et glands.

Les fourrures les plus en vogue sont toujours les bords de skungs et les bandes de castor de l'Inde, argenté ou non. La marmotte naturelle ou noire est également employée. Le grèbe est fort élégant pour les jeunes filles; elles n'ont généralement que le tour du cou et le petit manchon. Cela fait une délicieuse garniture de toque, qu'elle soit en velours noir, marron ou bleu. Le grèbe se mélange souvent avec la loutre.

Les toques tout en loutre sont très-distinguées. Quant aux vêtements semblables, ils ont le seul tort de coûter beaucoup trop cher.

Pour les vêtements ou costumes de fillettes et d'enfants, il y a des imitations de fourrure en petites bandes à très-bas prix. Le velours a le privilège de parfaitement bien habiller les petites filles et petits garçons.

Le velours anglais coûte de 3 fr. à 5 fr. Le velours tramé, bien préférable comme solidité, est en noir, de 6 fr. à 9 fr.; en couleur, il faut mettre de 9 fr. à 12 fr. Le noir et le marron sont les nuances les plus distinguées.

Les robes de velours de soie se font forme princesse, à queue ou à longue jupe à traîne, avec corsage à basques allongées, forme habit. On les brode au passé de soie, couleur sur couleur, ou blanche, ou même de plusieurs nuances. On les orne de dentelle blanche. Le corsage ouvre souvent sur un gilet, qu'on peut enlever le soir et remplacer par des coquillés de dentelle.

J'ai vu de fort beaux damassés de velours sur fond de soie, et j'ai remarqué les deux toilettes suivantes :

L'une est en velours damassé violet sur fond de soie mais. Le jupon et les manches sont en velours violet uni. La polonaise, en damassé, est ornée d'un entre-deux en dentelle mais, auquel est suspendu un bel effilé de chenille violette à boules mais. Rubans mais et velours violet retenant, en arrière, le relevé, et ornant aussi la poche et le bas des manches; celles-ci sont très-collantes et ouvertes jusqu'au coude. Dentelle mais dans l'intérieur et aux poches.

L'autre, également fort habillée, est en velours noir frappé sur un fond de satin blancivoire. Le jupon de dessous se compose, par devant, de quatre petits volants alternés : deux blancs plissés, et deux de velours noir froncés. Par derrière, il y en a douze également alternés, montant presque jusqu'à la taille et allant en éventail dans la traîne. La tunique à feuillage de velours noir est en biais; elle est très-longue devant et s'arrête de chaque côté, en arrière, pour laisser passer les volants au milieu. La jupe est à dents pointues par côté; elles sont bordées de velours noir et de chacune sort un plissé blanc, retenu de temps en temps en dessous. Le bas de la tunique est garni d'un bel effilé à tête à jours. Corsage-cuirasse liseré de velours noir. Il est ouvert en carré. Manches ouvertes à dents bordées et volant plissé blanc.

La faille noire de bonne qualité fait des costumes distingués et de longue durée. Pour la ville, jupon et tunique en pareil. Quelques polonaises sont lacées du haut en bas; d'autres ont un plastron pareil ou en velours boutonné de chaque côté, diminuant à la taille et élargissant aux deux extrémités.

Voici la description d'un modèle qui m'a plu :

Jupon de faille noire avec un haut volant plissé, dont la tête est traversée d'un velours noir, large de trois doigts, brodé d'un dessin de petites perles d'acier. — Polonaise de faille avec plastron de velours brodé de même. Ce plastron est retenu de chaque côté par des boutons de velours brodés d'acier. — Poches et revers aux manches en velours brodé.

Pour sortir, paletot un peu cintré en soie noire. Col revers, poches et boutons brodés d'acier. — Chapeau de velours noir; deux torsades mélangées velours et soie se placent en dessus et en dessous. Plumes de couleur retombant en arrière, retenues par un nœud de velours traversé d'une longue boucle d'acier.

Description d'une toilette noire, assez habillée pour dîner en ville et petite soirée :

Elle est en faille, gros grain ou velours. Jupe à queue fermée devant par trois rangées de boutons de soie blanche. De chaque côté des boutons se trouve, rabattant en avant, un petit revers fronçant un peu, doublé et liseré de soie blanche.

— Corsage-habit à basques allongées et découpées, garnies d'un très-beau galon de soie blanche damassée. Le corsage est ouvert et a trois rangs de boutons blancs comme la jupe. — Petit fichu à plis en faille blanche, garni d'un bel effilé blanc. Le bas des manches est orné de galons et de boutons blancs. La forme princesse étant extrêmement plate et collant sur les hanches, ne peut convenir qu'aux femmes minces.

Le modèle suivant a beaucoup de cachet :

Il est en faille *bleu pâle*, très à queue. A la hauteur de 50 centimètres se trouve, posée en rond autour de la robe, une draperie en soie damassée du même ton de bleu. Cet ornement est formé de plusieurs plis artistement drapés et un peu mouvementés. Il se reproduit au bas des manches, qui sont demi-longues, et en petit fichu

sur le corsage ouvert. — Dans les cheveux, petite couronne de bluets bleu pâle.

En prévision des jours froids de l'hiver qui commence, je recommande les jupons de dessous en faille ou en satin piqué. Rien n'est plus agréablement chaud. Il les faut peu amples et non ouatées dans le haut. Il y en a de noirs piqués de blanc, de rose, bleu, gris perle, etc.

Les magasins commencent déjà leurs étalages d'étrennes. Les petits fichus, écharpes, cravates en gaze et en tulle de couleur abondent : il y en a de rouges brodés de blanc, de gros bleu brodés d'or, etc., etc. Voiles semblables.

Les bijoux de fantaisie s'y rencontrent à prix modérés, et il y a quelques jolies nouveautés en fait d'épingles, boucles, médaillons, peignes, agrafes pour relever les robes, châtelaines, etc.

A peu près tous les magasins de nouveautés vendent, maintenant, des jouets d'enfants. Il suffit de leur demander l'envoi de leur catalogue pour être renseigné. Presque chacun de leurs jouets est représenté par une figurine, avec le prix en dessous.

VISITES DANS LES MAGASINS

La transformation du costume et le pouff abandonné devaient tout naturellement amener la réapparition du châle. La jupe longue aide singulièrement à son *porté*, qu'il soit *boiteux* ou carré; il se drape avec élégance et laisse au costume l'aspect plat qui le distingue. Le châle se porte, aujourd'hui, tel qu'il est, sans plis fixes, on ne cherche plus à lui faire prendre une forme quelconque de pardessus; on le porte en double pointe pour les longs, en écharpe pour les carrés; disons que ces derniers sont charmants, mis ainsi sur un élégant costume de faille et de laine. En ce moment on voit beaucoup de cachemires et presque tous mis ainsi que je viens de l'indiquer; le soir, les longs se transforment en burnous et se jettent sur les épaules comme sortie de théâtre et de soirée; ils ont ainsi bon air, et enveloppent la femme qui ne craint plus pour l'édifice exagéré d'une tournure-pouff. Le châle, par ses plis tombants, cadre bien avec les costumes actuels, et leur développement sur la traîne est d'un très-élégant aspect; ils *reprennent* leur place dans les corbeilles de mariage, et nous leur souhaitons la bienvenue.

..

TAPISSERIES DE TOUS STYLES POUR AMEUBLEMENT,
ÉVENTAILS BRODÉS, TRAVAUX DE FANTAISIE
De la maison Lebel-Delalande, 318, rue Saint-Honoré.

Nous complétons les renseignements donnés dans la Visite aux Magasins de novembre, sur les tapisseries pour chaises et fauteuils :

Les chaises dessins anciens, entièrement lancés, avec les fournitures laines et soies, coûtent 28 fr. et plus; 26 fr. sans soies. Le fond en soie augmente le prix de 10 fr.

Un très-beau coussin Louis XIII a au centre, un lion bondissant, et dans les angles des animaux jetés dans le dessin; les animaux sont faits au petit point et les ramages lancés, les fournitures et le fond en soie; prix, 70 fr.; de moins ouvragés coûtent 26 fr. et plus. Des tabourets de piano avec personnage au petit point, dessin lancé et entourage fait, coûtent 28 fr. et moins; avec dessins modernes, depuis 20 fr. Nous passerons maintenant aux tapisseries avec personnages au petit point, toujours dans le genre Louis XIII et Louis XIV. Les formes des fauteuils de ces époques sont hautes et très-développées en largeur. Le milieu du dossier est presque toujours occupé par des personnages mythologiques : Orphée jouant de la lyre, Persée délivrant Andromède, Hercule filant aux pieds d'Omphale, etc., etc. Ces fauteuils, par la richesse des dessins et leur dimension, atteignent des prix plus élevés; sans personnages, le dessin entièrement lancé et les fournitures laines et soies, ils coûtent 110 fr., et 90 fr. la moitié du dessin lancé. Ces mêmes dessins se préparent pour tapis de table sur les dimensions données; nous ne pouvons donc en indiquer les prix.

Comme ouvrage de fantaisie on trouve, chez madame Lebel-Delalande, des feuilles d'éventail en faille préparées pour être brodées; les dessins

à broder sont entremêlés de feuillage peint qui produit le meilleur effet; c'est un travail charmant et facile. Les feuilles préparées, avec les fournitures, coûtent 9 fr. et plus. Madame Lebel se charge de les faire monter. Les montures en os coûtent de 7 à 50 fr.; en ébène, de 14 à 25 fr.; en bois de violette, de 13 à 30 fr.; en écaille, en ivoire, en nacre, de 45 à 200 fr. Ces feuilles brodées sont une charmante nouveauté qui doit plaire aux jeunes filles; on les trouve faites et montées. Nous les signalons comme de jolis cadeaux d'é-trennes; nous en dirons autant de tous ces menus objets: porte-cigares, paniers à ouvrage de toute forme et de toute grandeur, nœuds de cravate en filet brodé faits d'un carré avec bordure et chiffonnés avec goût; dessous de lampe, jardinière, vide-poche en broderie turque, corbeille debureau avec application de drap, niche à *toutou* pomponnée de glands et couverte d'une broderie sur drap militaire, etc., que nous avons vus chez madame Lebel, et dont vous trouverez le modèle dans le cahier de ce mois.

Voilà une nomenclature d'objets dans laquelle chacune de vous, mesdemoiselles, pourra choisir et trouver à son goût; je ne parle pas des hous-ses au filet, en broderie Renaissance, etc., etc.: il est entendu que, dans la maison que nous vous signalons, vous trouverez tous les genres de den-telles.

★ ★

MACHINES A COUDRE DE MM. WHEELER ET WILSON
M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol.

L'agent de la compagnie Wheeler m'a montré, dans les plus petits détails, le mécanisme ingénieux et simple de la machine à coudre, à laquelle nous devons l'exécution rapide de tant de travaux. Pour la mettre en mouvement il suffit d'une faible pression du pied; une seule tension pour les deux fils; des guides nombreux s'adaptent à tous les genres de couture: broderie, gan-sage, plissé, etc., etc. Les perfectionnements dont elle est sans cesse l'objet ont fait distinguer cette excellente machine par les différents jurys des Expositions françaises et étrangères, et lui ont valu les premières récompenses: Médailles d'honneur, diplômes, etc., etc. La machine Wheeler a été imitée; il s'en fait des contrefaçons, qui s'in-titulent système Wheeler; la véritable machine doit porter la marque de fabrique: deux doubles W enlacés dans un écusson. M. Séeling se met à la disposition de nos abonnés, pour tous les ren-seignements qu'elles désireraient ainsi que pour la facilité du paiement; nous les prions donc de s'adresser directement à lui.

La *Favorite des dames*, jolie petite machine marchant à la main ou au pied, se trouve chez M. Séeling; elle coûte 64 fr., accessoires et guides compris.

On peut demander le catalogue, qui est envoyé franco.

★ ★

PASSEMENTERIES DE LA VILLE DE LYON

Rue de la Chaussée-d'Antin, 6.

Les galons et les passementeries mêlés de che-nille sont les nouveautés dont on garnit les cos-tumes. Parmi les nombreuses dispositions, je vous signalerai, pour les costumes en faille ou en façonnés noirs: un beau galon de soie avec torsade en chenille et tête, effilé aux deux bords; un galon damier, chenille et passementerie soie; un autre, faisant entre-deux, composé de coquilles en passementerie avec petites pendeloques en chenille et soie; ces galons conviennent aussi pour pardessus; de même que le marabout soie et chenille. La hauteur de ces galons varie de 4 à 10 centimètres.

Les galons en mohair, pointillés de couleur, sont assortis aux étoffes pointillées, si fort en fa-veur pour les costumes de ville; on trouve donc un assortiment complet des nuances à la mode: marine pointillée caroubier, bronze pointillé d'un ton plus clair, noir pointillé blanc, caroubier, mais. Ce même article se fait tout noir. Un autre genre de galon, dont je vous ai déjà parlé, fait très-bon effet sur les tissus façonnés unis; ils s'assortissent comme fond à l'étoffe, et les bro-deries de soie ombrées dont il est sobrement en-richi, le rendent très-élégant. Après ces différen-tes nouveautés, je vous rappellerai que l'on trouve à la Ville de Lyon un très-bel assortiment de ga-lons mohair, d'effilés mohair, de passementeries et de franges en chenille assortis aux galons dont je viens de vous parler.

La mode est à la chenille; on en fait des échar-pes que l'on pose sur les épaules, en les croisant pour les attacher derrière, sur la jupe;—très-jolies pour le théâtre;—des pointes que l'on met indiffé-rement sur la tête ou sur les épaules; de gran-des résilles avec nœud en ruban de peluche à envers de satin; on en brode les mantilles en dentelle espagnole; on en fait des feuillages pour chapeaux. De très-gentils nœuds de cravate sont en foulard écossais, ou blancs à bordure de cou-leur, ou à dessins jetés avec encadrement; toutes ces gentilles fantaisies et bien d'autres, que je ne puis vous signaler, se trouvent à la Ville de Lyon, ainsi que le gant Joséphine en chevreau; il diffère du gant habituel par la coupe, qui lui donne plus d'élégance et de solidité. C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES

Toilette et costumes du Petit-Saint-Thomas,
35, rue du Bac.

Première toilette. — Robe en faille, jupe garnie d'un grand plissé dans le bas. — Tunique drapée devant, relevée en arrière et garnie d'un effilé en soie; sur les côtés, revers boutonnés. — Pardessus en velours garni de fourrure; macaron avec glands. — Chapeau en feutre bordé de velours; dessus, coques en velours et touffe de plumes; dessous, draperie en gaze.

Deuxième toilette. — Jupe ornée dans le bas d'un grand plissé, surmonté de deux larges biais liserés. — Tunique longue, rejetée en arrière, bordée d'un biais liseré; le lê de derrière retombe en draperie. — Corsage-cuirasse (1) ouvert, devant et dans le dos, sur une bande plus claire, boutonnée et retenue par trois pattes boutonnées.

Toilette de fillette. — Costume en tissu natté, jupe garnie dans le bas d'un grand plissé. — Polonoise (2) relevée en arrière, large biais liseré orné de boutons, dessinant la veste. — Chapeau en feutre orné d'une draperie et d'une plume.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

CHAISE dessin Louis XIII. Ce modèle servira également pour fauteuil, chauffeuse ou fumeuse.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron au 16 décembre.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron sur la même planche.

CALENDRIER

On le colle sur un carton, puis on en découpe les contours, lorsqu'il est bien séché; on pose un petit ruban au sommet pour le suspendre.

PETITE PLANCHE NOIRE

1^{er} côté

ALPHABETS pour trousseau et layette.

2^{me} côté

BANDE pour ameublement, tapisserie par signes.

DOUZIÈME CAHIER

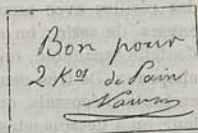
Costume en natté, devant et dos. — Entre-deux. — Entre-deux. — Porte-allumettes. — Écritoire. — Étoile au crochet et ganse. — Carré en guipure Richelieu. — Angle pour coussin. — Tapisserie par signes. — Niche à chien. — Cravate. — Porte-cartes. — Coffret à bijoux en macramé. — Poupée essuie-plumes. — Bande en broderie anglaise. — Pardessus soutaché. — Corsage avec plastron en velours. — Costume de petit garçon de sept à huit ans. — Costume russe pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Costume de petite fille de six à huit ans. — Garniture.

PLANCHE XII

Patron à pièces indépendantes pouvant se découper.

PARDESSUS soutaché, page 8, cahier de décembre.

RÉBUS



Explication du rébus de Novembre : Qui perd son bien perd son sens.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

TABLE

DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

HISTOIRE ET ROMANS : *Le sire de Joinville*, pages 1, 65 et 97; *Christine de Pisan*, par Mlle A. Urbain, p. 289, 321 et 353. — *Voyage à travers les mots : les Académies*, par Ch. Rozan, p. 33. — *Bernardin de Saint-Pierre*, par Mme Bourdon, p. 129 et 161. — *La pluie et le beau temps*, par J. Pizzetta, p. 193 et 225. — *La Dentelle*, par M. Gardot, p. 257.

BIBLIOGRAPHIE.

Menton, idylles, par M. L. de Vauzelles, page 8. — *La Dauphine Marie-Joséphine de Saxe*, par le P. Regnault, p. 9. — *André-Marie Ampère et J.-J. Ampère*, p. 10. — *Foi et Patrie*, par E. Marcel, p. 10. — *Alexis Clere*, parle P. Ch. Daniel, p. 38. — *Les Vacances d'un grand-père*, par Mme de Stolz, p. 39. — *Vie de la Mère Saint-Jérôme*, p. 68. — *Du gouvernement d'une maison chrétienne*, par l'abbé Chaumont, p. 69. — *Les Métamorphoses de Feruc-Lestrangle*, par Mme M. Bourrotte, p. 60. — *Les Maternelles*, par Mme Sophie Hue, p. 102. — HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, par A. Bougeaud. — *Littérature allemande*. — *Littérature anglaise, hollandaise et scandinave*, p. 164-197. — *Conseils*, par Mme Bourdon, p. 104. — *Un hiver à Rome*, par le marquis de Ségur, p. 131. — *Souvenirs de l'année 1848*, par Maxime Du Camp, p. 132. — *Choix d'entretiens et de lettres de madame de Maintenon*, p. 166. — *Cours de littérature pour les jeunes personnes*, par Mlle T. Brismontier, p. 166. — *A travers les mots*, par Ch. Rozan, p. 199. — *George Sand*, par Mme Bourdon, p. 230. — *L'Orphelin d'Evenos*, par Mme de La Rochère, p. 232. — *La Parure spirituelle des Enfants de Marie*, p. 233. — *Histoire de la Mère Baral*, par M. l'abbé Beaunard, p. 259. — *Triomphe des femmes*, par E. Marcel, p. 260. — *La Tache originelle*, par Mme Claire de Chandeneux, p. 293. — *Manuel de cuisine*, p. 294. — *L'École de Saint-Clement*, par le R. P. Didierjean, p. 295. — *La Jeune Fille*, par Ch. Rozan, p. 325. — *Histoire contemporaine*, par J. Chantrel, p. 326. — *Esquisse de Rome chrétienne*, par monseigneur Gerbet, p. 357. — *Venise et l'Espagne*, par Renée de La Richardays, p. 358. — *Encyclopédie universelle de connaissances pratiques*, par Bitard, p. 358.

ÉDUCATION.

CONSEILS, par Mme Bourdon : Au début d'une année, p. 11. — *L'Économie*, p. 45. — *Les Domestiques*, p. 70. — *Un chapitre de l'imitation*, p. 104. — *La Politesse*, p. 167. — *Le Fleau de notre temps*, p. 233. — *Aux mères de famille*, p. 295. — *Le Travail des femmes*, p. 359. — *Lettres à NATHALIE*, par A. Rondelet. — *Sur l'abus de la richesse*, p. 133. — *Sur l'égoïsme des riches*, p. 201. — *Sur l'oppression des riches*, p. 261. — *Sur l'obligation de visiter les pauvres*, p. 327. — *Pour un morceau de Piano*, par A. Rondelet, p. 12, 41 et 72. — *Le Val Saint-Jean*, par Mme Bourdon, p. 18, 44, 76, 113, 142, 175, 207, 244, 265, 297 et 330. — *A contre-cœur*, par Mme Bourrotte, p. 49 et 81. — *Le Mineur de Brassac*, par Marie de Fos, p. 106. — *Un épisode des Jacques*, par Mlle Zoé de La Ponneraye, p. 136. — *La Belle Isaure*, par Mme la comtesse de La Rochère, p. 147, 168 et 203. — *Gare aux choux*, opérette, par Paul Dubourg, p. 180. — *La Famille Azote*, par Mme de Stolz, p. 213 et 235. — *Un idéal*, par

Mme M. Bourrotte, p. 248 et 269. — *La Première aumône de Marguerite*, par Michel Aubray, p. 276, 302 et 338. — *Une inimitié*, par Claire Chancel, p. 342 et 360.

POÉSIES.

Chez Giroux, par Mme S. Hue, p. 23. — *Le Presbytère*, par Emile Grass, p. 89. — *A une quêteuse*, par Paul Collin, p. 153. — *L'Alouette*, par A. Millien, p. 185. — *Babil maternel*, par P. Collin, p. 251. — *Un soir d'Août*, par P. Collin, p. 279. — *La Barque du Pêcheur*, par Mme S. Hue, p. 346. — *A quelques femmes de France*, par Mme M. Bourrotte, p. 371.

REVUE MUSICALE, par Mlle Marie LASSAUEUR.

Souhaits du 1er janvier 1876. — *Le Voyage dans la Lune*. — *La Filleule du Roi*. — Opéras et opérettes de 1875, page 23. — Faure et Mme Carvalho. — Requête au ministre des beaux-arts. — *Pompon*, p. 55. — *La Petite Mariée*. — *La Belle-Poule*. — *Le Bourgeois gentilhomme*. — Concerts, p. 87. — *Réflexions sur le réalisme de notre époque*. — Ouverture de notre prochaine opérette. — *Les Deux Sœurs*, — valse, par Mlle Wild, p. 118. — Concerts, Répétitions de *Jeanne Darc*, p. 154. — *Aïda*. — *Gare aux choux*, p. 185. — *Dimitri*. — Musique de chant, musique d'ensemble, p. 217. — *Neige et Soleil*, *Oberon*, *Sylvia*, *Piano-Revue*, p. 251. — Les Saisons et les plaisirs du temps, *Hippolyte et Aricie*; les Saltimbanques. — Une Bonne Action, p. 279. — Représentation des *Nibelungen* à Bayreuth. — Compositions nouvelles, p. 310. — Mort de Félicien David, p. 369.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Pain ferré; Bécasse au chasseur; Caille bouillie, p. 25. — Hachis de bœuf; Œufs à la crème; p. 57. — Veau à la gelée; p. 89. — Veau mariné; matelotte d'anguille; gelée d'oranges, p. 120. — Conservation des fleurs; Soles à la Joinville; Haricots panachés, p. 153. — Sauce au mouton rôti; Morue à la crème; Pouding, p. 187. — Compote de pêches au vin de Bordeaux, p. 219. — *Crème blanche*; Brûlures, p. 253. — Marinade de lapereau; Navarin blanc, p. 285. — Filet de mouton en chevreuil; Remède contre la fièvre; Baromètres ruraux, p. 311. — Extinction des feux de cheminée; Charlotte de pommes, p. 345. — Recette pour faire d'excellent bouillon; Volaille aux truffes, sirop de café, p. 373.

CORRESPONDANCE.

Pages, 28, 57, 90, 120, 155, 187, 219, 282, 312, 346 et 373.

MODES.

Pages, 28, 60, 92, 123, 156, 189, 221, 253, 284, 314, 348 et 377.

EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages, 30, 63, 95, 127, 159, 192, 223, 255, 287, 318, 351 et 380.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages, 32, 64, 128, 160, 288, 320.

REBUS.

Dessinés par L. LEVERT et gravés par Ch. GILBERT.
A méchant cheval, bon éperon, p. 32. — Désœuvrement est père de soucis, p. 64. — Tel pain, telle soupe, p. 96. — Tout songe est mensonge, p. 128. — Soupçon est d'amitié poison, p. 160. — Petite cuisine agrandit la maison, p. 92. — Les battus paient l'amende, p. 224. — Ce qui abonde ne vicie pas, p. 256. — Un mauvais ouvrier ne saurait trouver de bons outils, p. 288. — Qui ne peut frapper l'âne frappe le bât, p. 320. — Qui perd son bien perd son sens, p. 352. — La peur à bon pas, p. 380.

MUSIQUE.

MARS. — *Les Deux Sœurs*, valse, par Mlle Wild. — *Ouverture de Gare aux choux*, opérette.
JUN. — *Gare aux choux*, opérette, paroles de Paul Dubourg, musique de Léon Roques.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — UNE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE DE TRAVESSEMENTS. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Pochette en Macramé. — IMITATION DE PEINTURE À L'HUILE : Le Ménétrier. — PREMIER CAHIER : Broderies, petits travaux, costume et costumes d'enfants.

FÉVRIER. — UNE GRAVURE DE MODES. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX. 1^{er} CÔTÉ : Prie-Dieu. — 2^e CÔTÉ : Tapis de table. — PETITES PLANCHES COLORIÉES : Modèles du Prie-Dieu et du Tapis de table. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabet et chiffres enlacés. — IMITATION DE PEINTURE À L'HUILE : Pendant du Ménétrier donné en janvier. — 2^e CAHIER : Broderies, petits travaux, lingerie, confections, costume, chaussures et costumes d'enfants.

MARS. — DEUX GRAVURES DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Lambrequins. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX : 1^{er} CÔTÉ : Sachet. — 2^e CÔTÉ : Filet guipure. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — 3^e CAHIER : Broderies, costumes, lingerie, petits travaux.

AVRIL. — UNE GRANDE GRAVURE NOIRE : Costumes et confections. — UNE GRAVURE DE CHAPEAUX. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Porte-journaux portatif, application de cretonne. — CARTONNAGE : Œuf de Pâques aumônière, en carton Bristol. — 4^e CAHIER : Broderies, objets de lingerie, toilettes de premières communiantes et de premier communiant, petits travaux.

MAL. — DEUX GRAVURES DE MODES. — UNE GRAVURE D'ENFANTS. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Tabouret de piano. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — 5^e CAHIER : Broderies, petits travaux, lingerie et confections.

JUN. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande. — CARTONNAGE : Boîte à timbres. — ENVELOPPE DE LA BOÎTE À TIMBRES : 1^{er} CÔTÉ : Croquis et explications pour le montage de la boîte. — 2^e CÔTÉ : Alphabet filet guipure. — 6^e CAHIER : Broderies, petits travaux, lingerie et confections.

JUILLET. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Une petite bande. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Dentelle en lacet à jour, carré en filet guipure. — PETITE PLANCHE DOUBLE DE TRAVAUX : Guipure Richelieu, broderie sur drap, et tapisserie par signes. — IMITATION DE PEINTURE À L'HUILE : Exercice militaire. — 7^e CAHIER : Broderies, confections, costumes, petits travaux et costumes d'enfants.

AOUT. — UNE GRAVURE DE MODES. — IMITATION DE PEINTURE À L'HUILE — UNE GRANDE PLANCHE, TAPISSERIE PAR SIGNES : Coffre à bois. — PLANCHE COLORIÉE : Disposition des nuances du coffre à bois. — PETITE PLANCHE DE BRODERIES : Alphabet et guipure Richelieu. — 8^e CAHIER : Broderies, petits travaux, lingerie, chapeaux et costumes.

SEPTEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX : Broderie sur drap, application sur gros tulle,

tapisserie par signes. — CARTONNAGE : Abat-jour 1^{er} tiers. — 9^e CAHIER : Broderies, petits travaux, confections, costumes et costumes d'enfants.

OCTOBRE. — UNE GRANDE GRAVURE NOIRE : Confections. — UNE GRAVURE DE CHAPEAUX. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Petite bande. — ABAT-JOUR : 2^e tiers. — CARTONNAGE : Cache-pot. — 10^e CAHIER : Lingerie de deuil, petits travaux et broderies.

NOVEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — UNE GRAVURE D'ENFANTS. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande Aubusson. — ABAT-JOUR : 3^e tiers. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — 11^e CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, petits travaux et broderies.

DÉCEMBRE. — UNE GRAVURE DE MODES. — TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE : Chaise. — CARTONNAGE : Calendrier. — PETITE PLANCHE NOIRE : Bande, tapisserie par signes, alphabets. — 12^e CAHIER : Confections, costumes, costumes d'enfants, lingerie, petits travaux et broderies.

PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Polonoise. — Juppon pour baby de deux à trois ans. — Corsage décolleté pour jeune fille. — Corsage pour petite fille de dix à onze ans. — Robe pour petite fille de cinq à six ans.

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Petite planche recto et verso* : Corsage à basque ouvert. — Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans (page 3, cahier de février). — Pardessus. — Paletot pour baby de 3 à 4 ans (page 8, même cahier).

MARS. — PLANCHE III. — *Grande planche, patron à découper, orné* : Tunique grecque.

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso, confections et costumes de la gravure n° 4042*. — Polonoise (10^e toilette). — Jaquette (3^e toilette). — Tunique sans manche (11^e toilette). — Dolman (1^{re} toilette). — Pardessus avec demi-pélerine. (5^{me} toilette). — Echarpe tunique (6^e toilette).

MAL. — PLANCHE V. *Petite planche, recto et verso* : Robe de baby. — Capote de baby. — Fond de cheminée. — Toque de baby. — Camisole. — Toilette, col rabattu et manche. — Toilette, col droit et manchette. — Bonnet du matin.

JUN. — PLANCHE VI. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage, tunique (costume en toile rayée, page 1, cahier de juin). — Mantelet, pardessus en cachemire (page 1, même cahier).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche, recto et verso* : Duster, cache-poussière. — Fichu paysanne. — Paletot Louis XV. — Robe pour baby de deux à quatre ans (page 1, 7^e cahier).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage costume en madras, page 8 (cahier d'août). — Blouse américaine pour enfant de deux à quatre ans, page 8 (même cahier).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche, recto et verso* : Châle afternoon et robe de petite fille de sept à neuf ans (page 1, 9^e cahier).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche, recto et verso, confections de la gravure n° 4071* : Pelisse russe (11^e toilette). — Rotonde Maintenon (5^e toilette). — Jaquette Louis XV (8^e toilette). — Paletot duchesse (3^e toilette). — Manteau parisien (10^e toilette).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI. — *Petite planche, recto et verso* : Robe de baby (page 8, 11^e cahier). — Vaseuse, costume de petit garçon (page 1, même cahier). — Robe d'enfant de quatre à cinq ans (page 8, même cahier). — Pantalon, costume de petit garçon (page 1, même cahier).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Grande planche, patron à découper, orné* : Pardessus soutaché (page 1, 12^e cahier).